

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

VOL. I.

MONTRÉAL, JEUDI, 18 NOVEMBRE 1869.

No. 2

LA SEMAINE AGRICOLE

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

1	Copie pour un an, payable d'avance: \$	1.00
6	“ “ “ “ “	5.50
11	“ “ “ “ “	10.00

PLUS DE 11 COPIES 10,00 D'ESCOMPTE
Le tout payable d'ici au 1er Janvier 1870.

Pour les Clubs le Journal sera adressé séparément si on le désire.

Nous donnons aussi 10,00 d'Escompte
AUX

SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE

Et nous adresserons le journal séparément pour chaque membre, Pourvu que les noms et le montant des souscriptions nous soient donnés par les Secrétaire-Trésoriers.

Nous enverrons d'ici au 1er Janvier prochain quelques copies de notre journal pour distribution aux membres du clergé et aux amis. Les personnes à qui nous les adressons voudront bien en garder un exemplaire pour elles mêmes et faire circuler les autres d'ici à cette date quand même elles ne seraient pas disposées à y souscrire.

SOMMAIRE DU No. 2.—Nov. 18, 1869

Agronomie.	
EMBELLISSEMENT DE LA PROPRIÉTÉ—Plantation d'arbres fruitiers et d'ornement—Appel aux jeunes gens	17
Visite à la ferme de M. Cochrane, Compton	18
Patates Garnet Chili: Trèfle Alsique: I. A.	20
CHICOINE	21
Les différents sols—UN LECTEUR	21
Avantages des Sociétés d'Agriculture. A. DE L.	22
Rapport d'une Exposition en France, A. DE L.	22
LE CHOIX DES SEMENCES—Pommes de terre,—Grains—Blé, L. DE VAUGELAS	23
Sols Hygiéniques dus au porc—Extrait, A. MARSAN	23
Les Instruments Aratoires dans nos Expositions	24
Essai d'Instruments Aratoires, A. MARSAN	24
QUESTION IMPORTANTE POUR LES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE.—Achat de reproducteurs améliorés	24
Chemin d'hiver	25
Les Pommes de terre, GARNET CHILL	25
Do EARLEY ROSE—EARLY GODRICH—HARRISON, GLEASON	26
Nos Extraits des journaux Etrangers	25
Les succès agricoles d'un membre du clergé	25
Faire travailler les vaches.	26
MACHINE EXTRAORDINAIRE—Nouvelle charrette	26
Enseignement Agricole	26
QUESTIONS ET RÉPONSES	26
NOS CORRESPONDANCES	26
AGRICULTURE	26
PARTI DE LABOUR—Comté d'Hochelega	28
EXPOSITION. Comté de Maskinongé	29
Coin du Feu.	
Assemblée du Conseil Agricole. Nouveau chemin de fer. Traité de Réciprocité	30
Nos BRAVES—Arrivée de nos Zouaves à Rome	30
FEUILLETON	30
Illustrations.	
Demeure de celui qui aime la campagne	17
Demeure de celui qui se moque des apparences	18
Plantation d'arbres, 5 gravures	18
Divisions dans une étable modèle	19
Marchés de la Province	32

Plantation d'Arbres Fruitiers et d'ornement.

Nous empruntons l'article qui suit à l'Almanach Agricole que nous publierons dans le cours de Décembre. Cet Almanach qui contiendra un grand nombre de renseignements utiles, sera tiré à 25,000 copies et distribué gratuitement à tous ceux qui le demanderont. Les cultivateurs qui auraient de beaux animaux ou des se-

mences rares à vendre trouveraient leur profit à nous envoyer leur annonce que nous publierons à des prix très-réduits. Les manufacturiers d'instruments aratoires ne devraient pas manquer cet excellente occasion de faire connaître leurs produits. Il en est de même de tous ceux qui auraient des articles utiles aux cultivateurs et aux autres personnes qui habitent la campagne.

La première gravure peut donner, à première vue, l'idée d'un établissement de luxe et auquel l'homme riche seul doit prétendre. Cependant, en y regardant de plus près, on s'apercevra que la maison est aussi simple, plus petite et moins coûteuse que la généralité de celles qu'habitent nos cultivateurs tant soit peu à l'aise. Quelques ornements de bon goût, mais peu dispendieux, et une vingtaine d'arbres dispersés avec soin sur un beau gazon, donnent à cette demeure un air de richesse et de confort bien attrayant et qui, cependant, peut s'obtenir sans frais, par celui qui sait se servir de ses mains.



No. 1. Demeure de celui qui aime vraiment la campagne.

La majorité de nos maisons canadiennes se distinguent par leur solidité et par leur apparence de propreté. D'un autre côté il faut avouer que le goût des plantations n'est pas encore répandu dans nos campagnes. Les arbres d'ornement y sont très rares et les arbres fruitiers le sont davantage. Quant aux plantes grim-pantes et aux fleurs elles sont presque incon-nues.

Cependant, comme nos campagnes s'embelliraient, si nos jeunes gens des deux sexes voulaient donner leurs loisirs à cette amélioration si désirable.



No. 2. Demeure de celui qui se moque des apparences.

Quel charme nouveau, et pour le propriétaire lui-même et pour le pays en général, si chacune de nos maisonnettes si propres

dalles; si chaque petit jardin potager avait aussi ses allées bien entretenues, bordées de plates-bandes couvertes de jolies fleurs, faciles à cultiver, et quelques arbres fruitiers chargés de fleurs ou de fruits. Comme les animaux eux-mêmes sembleraient plus à l'aise, si les bâtiments étaient entourés par quelques bosquets toujours verts.

Dieu merci, il est très rare de trouver, parmi nos braves cultivateurs, des hommes qui, sous prétexte de ne faire aucun cas des apparences, se contentent d'une demeure de l'espèce représentée par la gravure No. 2.

Ceux de cette nature ont déjà vendu leurs terres ou désirent s'en débarrasser, pour ensuite s'expatrier et servir de domestiques à des étrangers. Leurs enfants sont déjà dispersés dans les villes, et y mènent généralement une chétive existence dans la plus basse classe de la société. Ce sont ordinairement ces gens qui ne peuvent passer une auberge "sans prendre un coup" et qui ne reviennent jamais du village ou de la ville sans une bouteille ou une cruche. Mais comme ce sont des personnes qui crient contre tout progrès,

qui se font gloire d'être ignorants et d'élever ainsi leurs enfants, nous n'avons pas à nous occuper d'eux ; ce serait peines perdues.

Ce qui empêche surtout la plantation d'arbres dans nos campagnes, c'est le fait que tant d'essais sont tous les jours infructueux. La grande majorité des arbres plantés ne reprennent point ; ou, s'ils donnent signe de vie pendant quelques mois, ils semblent arrêtés dans leur croissance et finissent presque toujours par mourir. Cependant on ne peut nier que certaines personnes réussissent parfaitement dans leurs plantations, et ne perdent presque jamais d'arbres ; au contraire on dirait que la transplantation leur a donné une nouvelle force qui leur permet dans quelques années, d'atteindre un développement extraordinaire, mais qui est presque toujours dû aux soins du planteur.

Nous allons indiquer certaines règles qui devront assurer presque infailliblement le succès des plantations faites d'après ces principes.

1o. Que le sol soit bien égouté, ameubli et enrichi à une profondeur d'au moins deux pieds, trois pieds seraient encore mieux, sur une surface d'au moins six pieds.

2o. Les trous étant faits, déracinez l'arbre avec grand soin, afin de briser les racines aussi peu que possible. Si l'on se rappelle que celles-ci courent dans la terre à une distance d'à peu près la hauteur de l'arbre, on verra l'importance de bien enlever autant de racines que possible, et de choisir de petits arbres.

3o. Si le temps est sec et chaud, empêchez les racines de se dessécher en transportant l'arbre. Un bon moyen est de les tremper dans une boue un peu claire en l'arrachant ; puis de couvrir les racines avec de la mousse, du foin ou tout autre article que l'on tient humide. Il est bon, avant de les placer en terre, de les tremper encore dans une boue claire, qui peut-être faite avec du fumier de vache.

4o. Avant de planter, ôtez avec un couteau les racines endommagées dans l'arrachement ou le transport.

5o. Ne placez pas l'arbre plus avant qu'il ne l'était avant la transplantation.

6o. Étendez soigneusement toutes les racines et souspoudrez du terroir entre chacune d'elles ; puis remplissez le trou de terre bien ameublie.

7o. Au lieu de fouler la terre avec les pieds il vaut mieux arroser à mesure qu'on emplit le trou, afin que la terre se foule d'elle-même et qu'elle pénètre entre toutes les petites racines. Dans tous les cas il ne faut jamais laisser le moindre espace vide.

Si la plantation se fait l'automne, il est bon d'entourer l'arbre d'un fort renchaussage, pour le supporter contre le vent et l'empêcher aussi d'être rongé par les mulots ; dans ce but il faudrait répéter l'opération tous les automnes. Si l'on se sert pour cela d'un bon terroir, qu'on étendra au printemps sur toute la surface des racines, l'arbre y gagnera énormément. (Fig. 3).



No. 3.

Quand l'arbre nécessite un tuteur, il vaut mieux le planter avant l'arbre, afin de n'en pas briser les racines.

Les arbres une fois plantés courent encore deux grands dangers, que l'on doit surtout éviter pour réussir. Si les animaux ont libre accès à la plantation ils ne manqueront pas de s'y frotter, déraciner l'arbre, en manger les branches et l'écorce, et finiront par le faire mourir. Mais le remède est simple : Si vous n'avez pas déjà une bonne clôture autour de votre plantation, faites-la sans retard, et n'y mettez jamais d'animaux pas même les veaux. Un second moyen c'est d'entourer chaque arbre.



No. 5.

Cette gravure représente un entourage peu coûteux, solide, durable et joli. Deux planches de 5 ou 6 pouces de largeur, et d'à peu près 9 pieds de longueur, sont enfoncées de 2 pieds en terre, et sont réunies par quatre tringles, entre lesquelles on fait un petit lattis, qui peut s'étendre du haut en bas, si cela devient nécessaire.

Le second danger est le manque de culture. Il ne faut jamais négliger de cultiver un espace de cinq ou six pieds au moins au tour de l'arbre, afin de donner à ses racines l'occasion de s'étendre, se nourrir, et les empêcher d'être étouffées par la tourbe ou les mauvaises herbes.

En transplantant des arbres toujours verts, (sapins, épinettes, pins, etc., etc.) il n'en faut jamais couper les branches du pied ; on en détruirait la symétrie qui fait leur principale beauté. Afin de ménager ces branches



il est bon de les relever et les attacher comme on peut le voir par la gravure No. 7.

On se rappellera que les petits arbres de 3 à 4 pieds de hauteur réussissent beaucoup mieux que les gros. De fait la transplantation de ceux-ci est toujours risquée, et même sous les circonstances les plus favorables, il est rare que les petits arbres ne dépassent pas les premiers après 3 ou 4 ans.

Avec les précautions qui précèdent, le choix de la saison pour transplanter est de moins d'importance. L'automne et le printemps ont chacun leurs avantages ; nous pouvons ajouter que des arbres plantés avec toutes leurs feuilles ont même réussi très souvent.

Les règles que l'on vient d'indiquer sont toutes approuvées par la pratique. Elles sont d'ailleurs si simples que l'homme le plus inexpérimenté ne doit pas craindre de les pratiquer. Pour celui qui en néglige aucune, le succès des plantations de nos arbres forestiers ou fruitiers peut être considéré comme



No. 4.

assuré. Nous publierons plus tard une liste des fruits que l'on peut cultiver avec avantage dans cette province.

Nous ne terminerons pas cet article sans attirer particulièrement l'attention de nos jeunes cultivateurs, et des personnes de la campagne en général, sur l'importance de ce sujet. La plantation d'arbres est plus qu'un luxe, c'est pour notre pays une nécessité. En dehors de la question du combustible, le déboisement trop général de nos terres a eu des inconvénients très graves, auxquels il est important de remédier au plus tôt.

On ne peut donc mieux employer ses loisirs qu'en embellissant ainsi sa demeure. Les chefs de famille y trouveront leur compte, en donnant à leurs propriétés un charme particulier, qui ajoutera à leur valeur en les rendant attrayantes, et pour les étrangers et pour eux-mêmes, et qui attachera leurs enfants à la maison paternelle et à la profession si noble et si indépendante de leur père. Que les jeunes gens eux-mêmes se fassent un plaisir d'enjoliver les alentours de leur demeure ; qu'ils y donnent tous leurs loisirs ; qu'ils cherchent dans cette satisfaction utile à déployer leur bon goût, plutôt que dans l'achat de beaux habits où de harnachements coûteux ; ceux-ci ne leur procureraient d'autre satisfaction que celle de singer les jeunes gens de la ville, qui, règle générale, valent bien moins qu'eux et qui ne devraient pas leur servir d'exemple. Que la jeune fille cultivée avec soin quelques fleurs, quelques arbustes, quelques plantes grimpantes. Elle s'entourera ainsi d'une parure de goût et de véritable beauté que les habillements et les ornements les plus coûteux ne pourraient jamais remplacer. Elle aussi peut donc beaucoup contribuer à embellir et rendre plus désirable le séjour de la campagne. Cet attrait nouveau ne sera pas perdu sur le jeune homme instruit qui cherche une carrière à embrasser. Qui peut dire si ce charme incontestable et pourtant si rare dans nos campagnes, n'aurait pas pour effet de faire réfléchir notre jeunesse instruite sur les avantages véritables que lui offre l'agriculture pratique.

Rendre le séjour de la campagne plus agréable c'est combler la mesure des avantages qu'offre la carrière agricole ; c'est donner un puissant attrait à la seule carrière, en dehors du sacerdoce, qui ne soit pas déjà encombrée ; la seule qui offre à tous les talents bien dirigés, une garantie de succès, pourvu que l'on ait des aptitudes, et que l'on y mette seulement la moitié des efforts indispensables pour réussir dans n'importe quelle autre profession. Que l'agriculture peut être rendue profitable, c'est ce que nous nous faisons fort de prouver plus tard, par maints exemples pris autour de nous.

Visite à la ferme de Mr. Cochrane, Compton.

Nous donnons aujourd'hui la première de nos correspondances spéciales. C'est avec plaisir que nous informons les lecteurs de la SEMAINE AGRICOLE que le même correspondant visitera chaque semaine une des fermes

les mieux cultivées du pays et qu'il en fera rapport :

Monsieur le Rédacteur,

J'ai supposé que vos lecteurs liraient avec intérêt le compte-rendu d'une visite à cette magnifique propriété maintenant que tout le bétail est dans ses quartiers d'hiver. Si tous les cultivateurs n'ont pas le moyen de rivaliser avec Mr. Cochrane dans le choix des animaux de ferme, ils peuvent chercher à l'imiter dans, les soins nécessaires pour assurer une économie de main d'œuvre et de nourriture, tout en donnant aux bestiaux ce qui leur est indispensable pour les maintenir en bonne santé et en tirer le plus de profit possible.

Le nombre de bêtes à cornes sur la ferme, lors de ma visite, était d'à peu près 110 têtes, dont 90 Durhams pures races et 20 croisés. Il y avait aussi 200 moutons, presque tous de la race Cotswold, 30 à 40 cochons Berkshires et une quinzaine de chevaux. Mr. Cochrane attendait de plus, du Haut-Canada, 40 bœufs qu'il destine à l'engrais. Comme on le voit c'est un des plus nombreux troupeaux de la Province, et, en proportion de son nombre, c'est peut-être le plus couteux en Amérique. Je n'entreprendrai pas de décrire ces animaux ; ce serait faire l'énumération des caractères distinctifs les plus estimés dans les plus beaux types des races que j'ai nommées plus haut. Il suffira de rappeler à vos lecteurs qu'ils ont valu à leur propriétaire non-seulement les premiers prix dans les expositions des Provinces de Québec et d'Ontario et dans les Etats-Unis, mais que partout où ils ont été exhibés, ils ont fait l'admiration des juges les plus expérimentés et ont valu à M. Cochrane plusieurs médailles en or.

On peut concevoir que pour abriter un si grand nombre d'animaux, sur une propriété de 600 ou 700 acres nouvellement achetée par petites parcelles, il ait fallu construire divers bâtiments tout en utilisant les différentes bâtisses qui existaient déjà. De plus des motifs d'économie ont dû forcer le propriétaire à se contenter pour le moment de plusieurs constructions temporaires. Ce qui m'a intéressé d'avantage e'est la division de ces diverses bâtisses pour en tirer la plus grande somme d'utilité. Plusieurs granges ordinaires ont été transformées en étables confortables et commodes, simplement en les élevant de quelques pieds, en les renchaussant à l'extérieur et en doublant l'intérieur de planches emboîtées jusqu'à neuf pieds de terre. Ces étables sont couvertes de la manière la plus simple : j'ai remarqué qu'une de ces couvertures était en perches ordinaires sur lesquelles des branches de sapin et de la terre avaient été jetées. Les portes de ces étables donnent sur l'aire (la

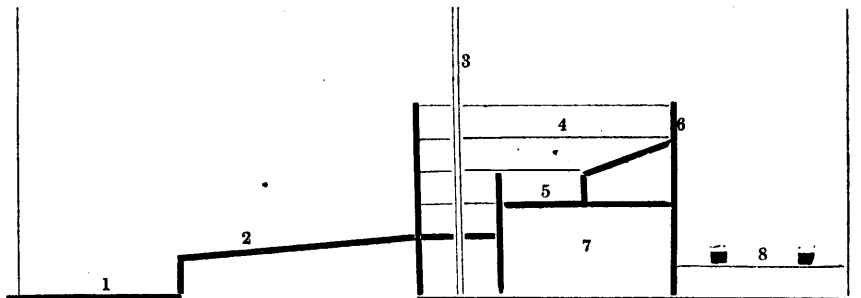
batterie) qui sert en même temps de passage à nourrir les animaux et à remplir les tasserries audessus des étables qui ont conservé presque toute leur grandeur originaire. Toutes ces bâtisses, à l'exception des deux principales, que je vais décrire, sont sans plancher. Les animaux y sont libres dans des compartiments séparés, qui servent à une ou à plusieurs têtes selon leur âge ou leur valeur. Ils reçoivent une abondante litière qui est enlevée une fois la semaine, ou moins souvent encore selon les circonstances.

Les deux principales bâtisses construites par M. Cochrane peuvent servir de modèles et méritent une description détaillée. Comme elles sont construites à peu près de la même manière, il suffira de décrire la principale et de dire que la plus petite est de 80 pieds sur 40, qu'elle a trois étages, que des remises de 80 pieds sur 20 y sont attachées et que cette suite de bâtisses est entièrement destinée aux bêtes à cornes que M. Cochrane achète à l'automne à demi-gras pour revendre dans le cours de l'hiver quand elles ont atteint leur plus grand développement. Je me permettrai, en passant, de faire remarquer aux cultivateurs canadiens que presque tous ceux qui s'enrichissent à cultiver, ne vendent presque jamais leur bêtes à cornes à l'automne. Ils cultivent de nombreux fourrages, ou des légumes dans les terrains favorables ; ils s'occupent pendant l'hiver en soignant assidûment leur bétail ; ils accumulent une quantité prodigieuse d'engrais pour leurs terres, et de cette manière ils en augmentent la fertilité tout en augmentant leur fortune. Car, en général, il semble prouvé, surtout pour les terres qui ne sont pas exceptionnellement riches et qui ne peuvent compter sur les engrais des villes ou grands villages, que presque tous les produits de la ferme devraient y être transformés en bœuf et en lard,

fourrages nécessaires à leur engrais. D'ailleurs quand même il ne resterait que l'engrais pour profit, tout compte balancé, ce résultat devrait être considéré comme suffisamment profitable puisque la terre obtient ainsi une nouvelle source de richesses. On me permettra cette digression. Ceux qui ne pensent pas comme moi me feront plaisir en vous donnant leurs raisons ; de cette manière tous vos lecteurs y gagneront.

La principale bâtisse sur la ferme de M. Cochrane est à trois étages, elle a 120 pieds sur 40, à part une extension au centre qui ajoute encore 40 pieds sur 30 au bâtiment principal. Le rez-de-chaussée, qui est en pierre et d'à peu près 12 pieds de hauteur, sert de cave pour les légumes etc., mais principalement d'étable. Plus de la moitié de cet immense compartiment est occupée par une longue rangée de vaches laitières tant Durham pures que croisées. Elles sont toutes attachées, par des chaînes mobiles, dans des compartiments ou parts qui tiennent deux vaches. Il y a tout du long de cette étable un passage en avant des crèches, ce qui permet de soigner les animaux beaucoup plus facilement. Ces crèches qui sont faites d'une manière très simple, sont admirablement appropriées au mode de nourriture suivi dans tout l'établissement, qui consiste en deux repas de fourrages et légumes hachés très fins et mélangés 48 heures d'avance, et de deux autres repas de fourrages non préparés. Ces derniers sont placés en dessous de la crèche supérieure qui est supportée par de petits poteaux, et qui consiste seulement d'une espèce de boîte de 9 pouces de profondeur sur 18 de largeur, à laquelle on a ajouté une planche placée en déclin au-dessus du côté opposé à l'animal, afin de l'empêcher de renverser le fourrage en dehors avec son nez.

La figure ci-annexée donne une idée d'un de ces compartiments vu de

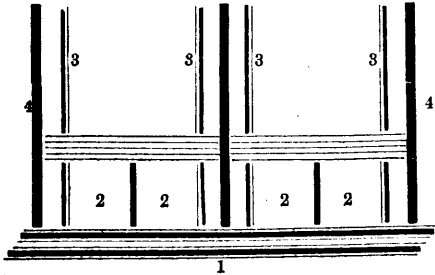


si l'on veut en tirer le plus grand profit. L'expérience semble même prouver qu'il est très-souvent avantageux d'acheter animaux et fourrages pour s'assurer des engrais. C'est aussi l'expérience de M. Cochrane, qui, comme tout homme d'affaire, tient un compte rigoureux de ses dépenses et recettes et qui assure trouver un profit considérable dans l'achat d'animaux, et des

côté. 1 est l'allée ; 2, le plancher sur lequel se tiennent les vaches ; 3, l'un des poteaux auxquels elles sont attachées par des chaînes mobiles, 4, la division entre chaque deux vaches qui les empêche de se nuire en mangeant ; 5, le fond de la crèche supérieure ; 6, la planche en biais qui empêche de renverser le fourrage haché ; 7, la crèche inférieure pour


les fourrages non hachés ; 8, le passage qui sert à nourrir les animaux. Ce passage est muni de lisses en fer qui permettent de transporter dans une seule immense brouette toute la nourriture préparée qui est nécessaire au repas de 30 vaches.

La figure suivante montre deux de



ces compartiments (servant chacun à deux vaches) tels qu'on les voit du passage. 1, représente le passage à la tête des animaux ; 2, la crèche inférieure qui sert aux fourrages secs ; 3, les poteaux auxquels les vaches sont attachées ; 4, les divisions entre chaque deux vaches.

Le reste du rez-de-chaussée de la bâtisse principale est divisé en plusieurs compartiments dans lesquels les veaux de l'année sont laissés libres. On a le soin de mettre ceux du même âge et de la même force ensemble. Chacun de ces compartiments est muni de crèches fixes et très bien disposées. Inutile de dire que les veaux, dont la litière n'est changée qu'une à deux fois par semaine, sont toujours tenus dans un état de propreté parfaite en leur fournissant de la paille en abondance. De fait, dans tout l'établissement, il est évident que l'on destine la paille à la litière et qu'on n'entend pas la ménager.

Le rez-de-chaussée de l'annexe (qui joint la bâtisse principale au centre et lui donne la forme ) sert de caves aux légumes et à recevoir les fourrages hachés qui sont jetés de l'étage supérieur par une trappe, et mélangés avec les légumes qui sont broyées par une machine anglaise très ingénieuse, mue comme la machine à hacher le foin, par un pouvoir horizontal circulaire à deux chevaux, placé immédiatement en dehors de cette bâtisse. Il est bon de dire qu'un seul cheval suffit pour broyer autant de légumes comme un homme peut en jeter dans la machine. J'ajouterai aussi que M. Cochrane et ses employés, après avoir essayé les pouvoirs à plan incliné, si usités dans nos machines à battre, trouvent que ceux qui sont horizontaux, quoique moins forts, sont de beaucoup préférables, si on tient à ménager les chevaux.

L'étage supérieur, auquel on arrive par un plan incliné sur lequel un cheval monte facilement sa charge, est divisé sur toute sa longueur par l'aire (batterie). D'un côté il y a une autre rangée de vaches dans une étable

semblable à celle que je viens de décrire, si ce n'est que les crèches sont remplies de l'aire au moyen de petites portes qui s'ouvrent et se ferment à volonté. Les jeunes taureaux d'un à deux ans occupent l'autre côté de l'aire et sont libres dans des compartiments d'à peu près 10 pieds carrés par animal. Au-dessus de ces étables on enmagasine le foin. Dans l'annexe sont les machines à battre, à couper le foin, mouline le grain, la graine de lin, etc., etc.

La longueur de cette correspondance me force de toucher légèrement ce qui regarde les moutons, les porcs et les chevaux. Je dirai seulement que l'on remarque partout la même intelligence dans les dispositions prises afin d'assurer la plus grande économie de main-d'œuvre et le moins de perte dans les fourrages. Les moutons sont divisés par bandes de 20 ayant chacune sa remise, sa cour, son abreuvoir et ses crèches. Ces dernières méritent une description que nous remettons à un autre jour. Les porcs occupent deux grands bâtiments très bien disposés dans un desquels j'ai observé deux grandes bouilloires en opération dans lesquelles on était à faire cuire du grain *non moulu* mêlé à des légumes.

Les chevaux dont plusieurs appartiennent à la race Suffolk-Punch sont magnifiques. Cette race se distingue par sa grosseur, son agilité, sa belle apparence et la facilité de son entretien. Plusieurs connaisseurs s'accordent à déclarer que c'est celle qui paraît la mieux appropriée aux besoins du pays. J'ai vu dans les environs une douzaine des poulains du cheval *Bounce* si admiré à l'Exposition Provinciale de Montréal, l'an dernier. Ces poulains promettent beaucoup. Ils ont tous un excellent poil. De ceux que j'ai vus sept étaient blonds, trois bruns et deux noirs.

Je n'ai pu laisser cette ferme sans m'être convaincu des immenses services que M. Cochrane est à rendre à la cause agricole en Canada. Les races qu'il a choisies l'ont été après avoir fait lui-même l'essai de toutes celles qui sont les plus recommandées. Il s'est convaincu que pour les cultivateurs qui possèdent d'excellents pâturages, la race Durham est la plus profitable. Quant aux moutons il pense que les Cotswold conviennent le mieux à notre climat. Les chevaux Suffolk-Punch et les cochons Berkshire sont aussi ceux qu'il préfère.

Si l'on me permettait une suggestion je ne pourrais trop recommander aux sociétés d'agriculture de s'assurer au plus tôt, auprès de M. Cochrane, pour l'année prochaine, des reproducteurs de différentes races qu'il possède. Ils y trouveront d'autant plus leur avantage, qu'en bon patriote et digne membre du Conseil Agricole, ce monsieur fait une réduction

considérable aux Canadiens et surtout aux sociétés d'agriculture. Pendant ma visite M. Cochrane a expédié plusieurs magnifiques Durhams, quelques montons Cotswold et cochons Berkshire, à l'Hon. M. Beaubien, au Rév. M. Pilote, à M. Louis Beaubien, tous trois membres du Conseil Agricole et à M. Blais, Représentant du comté Montmagny.

VOTRE CORRESPONDANT SPÉCIAL.

Patates Garnet Chili : Trèfle Alsique.

M. l'Éditeur,

J'ai semé au printemps 2½ minots de patates Garnet-Chili sous forme d'essai, et le résultat m'a tellement satisfait, que je saisis l'occasion d'encourager vos lecteurs à s'en procurer pour la semence ; en même temps je vous indiquerai les quelques notions que l'expérience m'a apprises sur la culture de ce légume.

Le sol auquel j'ai confié ma semence est un tiers d'arpent de terre jaune, qui avait été garni d'une couche de fumier immédiatement avant le labour au printemps. Les sillons ont été placés à une distance de trois pieds les uns des autres, et les germes déposés de 13 pouces en 13 pouces environ. Cependant il n'y a que pour les terres élevées qu'on doive faire des sillons après avoir fait un labour profond, et qu'on doive déposer les germes à une profondeur de 3 pouces : dans les terres basses le labour doit être moins profond, et après le hersage on met les patates sur la surface sans faire de sillons et on ramène environ 2½ pouces de terre dessus. A l'époque de la floraison on doit retrancher tous les bouquets, comme on fait pour le tabac, et si on peut les ôter avant qu'ils ne fleurissent, c'est préférable : le but de ce retranchement est d'empêcher la sève de monter dans le coton et de lui laisser prendre de la consistance, tandis que les patates restent sans force, sont moins nourries et plus exposées à pourrir : elles restent aussi beaucoup plus petites quand on néglige de faire cette opération. On doit retrancher les bouquets au fur et à mesure qu'ils paraissent et avant qu'ils ne fleurissent.

Quelque temps après la fin de la floraison, on doit couper complètement la tête des cotons : ceci fera profiter les patates et les empêchera de pourrir : la partie supérieure des tiges étant disparue, les sillons auront moins d'ombre et l'air pourra circuler plus facilement ; car il ne faut pas oublier que les patates se nourrissent autant de l'air que des sucres du sol.

Le renchaussage [huttage] doit être extrêmement soigné : on ne se figure pas le tort que l'herbe fait aux patates, comme elle leur ôte de la consistance et les expose à pourrir.

Les tiges ou cotons des patates ne devraient jamais être enlevés du champ et transportés ailleurs pour être brûlés : c'est un abus ; car on perd ainsi un excellent engrais. On devrait les enfouir dans le sol dès l'automne.

Avec les soins mentionnés plus haut, j'ai récolté malgré la pauvreté de l'année, 37 minots de belles et bonnes patates : pas une seule n'est atteinte de cette maladie qui fait tant de ravages cette année.

Ces patates Garnet-Chili ont un goût excellent, et je conseille à tous les cultivateurs de s'en procurer.

Un autre essai, dont je vais vous parler est celui que j'ai fait du Trèfle Alsique.

Au printemps 1868, j'ai semé 15 lbs. de ce trèfle acheté chez M. Valiquet à St. Hilaire. Je l'ai semé sur une surface de 4 arpents avec de l'avoine : après avoir hersé sur mon avoine, j'ai semé la graine et passé le rouleau ensuite. Il est bon de remarquer que c'était de la terre maigre, car dans une terre grasse 2 à 2½ lbs suffisent par arpent.

Ce printemps j'ai eu une magnifique prairie. Mes abeilles chérissent la fleur de ce trèfle plus que toute autre : l'odeur suave qui s'en exhale explique leur affection.

Les principaux avantages de ce trèfle sont les suivants. Il fait d'excellent fourrage : sa tige étant plus tendre que le trèfle ordinaire et ayant des feuilles du pied à la tête. Il détruit les mauvaises herbes complètement, en courant sur toute la surface du sol.

Je pense qu'il serait préférable d'y mêler un peu de graine de mil : sa tige étant flexible et rampante, le mil la supporterait. Il ne faut pas attendre qu'il soit trop mur pour le moissonner, car il s'égraine aisément : ceci est important à noter. Il faut aussi éviter de trop le secouer quand on le fait sécher sur le champ et qu'on le transporte à la grange. On sauvera beaucoup de graine en le plaçant de suite dans un lieu étanche comme une aire, [batterie] par exemple.

Ce trèfle offre un bon pâturage et un fourrage délicieux pour les moutons en hiver.

Un autre avantage est qu'il donne de la graine à sa première fleur. Ainsi cette année, j'ai récolté 19 voyages de trèfle sur mes 4 arpents : et ces 19 voyages me donnent au delà de 1000 lbs de graine, qui est déjà en grande partie retenue et vendue à \$0.30 la livre.

Comme nous n'avons pas dans nos environs des batteuses appropriées pour le trèfle, il faut le battre au fleau.

Voilà, M. l'Éditeur, des remarques que je vous envoie avec la permission de les publier. *Heureux si je puis faire entrer un seul de nos compatriotes dans la voie des améliorations et du progrès,*

voie qui m'a été ouverte par la lecture des journaux agricoles.

P. S.—J'ai semé ce printemps 900 grains d'avoine de Norvège venue de Ste. Anne : j'ai récolté $\frac{3}{4}$ de minot. Je vais semer le tout au printemps, et je vous ferai connaître le résultat.

JOSEPH CHICOINE.

St. Pie, 20 octobre 1869.

(Extrait du *Journal d'Agriculture.*)

Les différents Sols.

Monsieur.

Puisque vous accordez si gracieusement l'hospitalité de votre journal, à un sujet qui est la source de la fortune publique, je me permets de vous apporter mon faible tribut de connaissances en cette branche.

La terre est le domaine de l'homme. Les populations s'accroissant, chaque partie de la terre deviendra tour à tour sa conquête. Notre égoïsme individuel, ne voyant pas plus loin que ce qui concerne notre personne, nous commande même de songer à ne pas appauvrir le champ qui nous nourrit. Rien ne nous assure que sa fécondité actuelle ne soit épuisée avant notre mort. Mais quel sujet avons nous d'être égoïstes ? Ne sommes-nous pas solidaires les uns des autres ? Ne devons nous rien à nos pères ? Ne devons nous rien laisser à nos enfants ? Qu'est l'homme ? Un atôme de l'éternité. Enfant de la grande famille, nous lui devons après Dieu, tout notre temps toute notre intelligence, toutes nos sueurs. La nature même nous montre que nous ne nous appauvrissions pas et que si elle nous laisse puiser à pleines mains dans son sein elle attend à la dernière heure pour lui retourner notre corps qui n'est que l'assimilation de tout ce qu'elle nous a prêté.

On nomme sol ou terre arable la couche supérieure de la terre où les végétaux peuvent se développer. Le sol est formé de substances minérales, pulvérulentes (en poudre) et de débris organiques en décomposition.

Les terrains formés de désagréments, de cristaux et de roches sont sablonneux.

Les agglomérations de débris organiques et de matières minérales sont dits terrains de sédiment.

Les terrains d'alluvion sont ceux recouverts de limon déposé par les cours d'eau qui les submergent.

Ces divers terrains sont soumis à des influences chimiques et mécaniques et à des mélanges qui en modifient la constitution. On pourrait en faire une longue nomenclature selon la modification de leurs éléments. On les divise ordinairement comme suit :

Sols sablonneux.—Sol de sable pur, sol quartzeux, sol volcanique, sol sa-

blo-argileux, sol argilo-ferrugineux, sol sablo-humifère.

Sols argileux.—Sol d'argile pure, sol argilo-ferrugineux, sol argilo-sablonneux, sol argilo-calcaire.

Sols calcaires.—Sol crayeux, sables calcaires, sol marneux.

Sols magnésiens.

Sols humifères.—Sol tourbeux, sol marécageux.

Par la seule dénomination des sols ci-dessus chacun peut comprendre les principes qui y dominent.

Un sol de sable pur est impropre à la culture. Il est complètement stérile.

Un sol contenant plus de 85 pour 100 d'argile ne peut être employé directement. Il est peu probable que les graines puisse y germer et la consistance en est trop forte pour qu'on puisse le travailler.

Les terrains contiennent en outre beaucoup d'autres matières minérales que les végétaux s'assimilent, tels que des sels de fer, de manganèse, de chaux, magnésie, potasse, soude, de l'acide sulfurique et phosphorique et des débris organiques.

Les meilleures terres sont celles qui contiennent un mélange proportionné de sable et d'argile, pour n'offrir pas trop de résistance à nos instruments aratoires et assez de consistance pour retenir l'humidité.

Dans l'ancien monde, à mesure de l'accroissement des populations on tira parti des terrains qui furent jusques-là voués à la stérilité.

On désagrège les terrains compacts par du sable, des poussières, des débris animaux et végétaux. On renforce les terrains sablonneux par l'addition de terre glaise. On dessèche les terres marécageuses par des fossés, le drainage. On combat la sécheresse par l'irrigation. On maintient la fertilité du sol par l'assolement qui est la rotation raisonnée des différentes cultures. On améliore les terres par le chaulage, le marnage, le plâtrage, les cendres, le sel marin ; et on les enrichit et les rend fertiles par différents engrais : le fumier de ferme, la poudrette, le guano, le noir animal, l'enfouissement des végétaux verts, les composts, l'emploi des sels azotés.

Par l'analyse des terrains et les essais de culture, on connaît les qualités qui manquent à ces terrains et on les en gratifie directement. Quand on affecte un genre particulier de culture, on a soin d'indemniser annuellement la terre et de lui restituer les éléments enlevés par la récolte, car les mêmes plantes s'assimilent les mêmes principes, et tel champ stérile pour telle plante, est fertile pour tel autre dont la constitution varie.

Exposer les principales cultures de ce pays, étudier les terrains, exposer les modes les plus praticables de maintenir la fécondité du sol, sont des études qui seraient de beaucoup plus faciles si dans chaque comté de cette

Province quelque personne de bonne volonté voulait bien faire un rapport de la nature du sol, des cultures qui y sont les plus répandues et des améliorations qui paraissent les plus avancées eu égard à la localité.

UN DE VOS LECTEURS.

Il est important, à notre point de vue, d'obtenir des renseignements exacts sur les points qui sont touchés dans le dernier paragraphe de la lettre qui précède ; nous espérons qu'avant longtemps nous pourrions publier des rapports comme ceux qui sont recommandés, si toutes les personnes à qui nous avons demandé des correspondances veulent bien nous les faire parvenir.—(Note Ed.)

Avantages des sociétés d'Agriculture.

Ah ! les habitants seraient bien heureux s'ils savaient convenablement tirer parti du sol que la nature leur a si généreusement donné, et s'ils voulaient mettre en jeu dans de bonnes conditions les forces actives dont ils disposent ! Mais non ! Ils préfèrent rester dans l'ignorance des choses agricoles et suivre les vieilles traditions de la routine. [Qu'on se rappelle bien que ce n'est pas le Rédacteur de *La Semaine* qui a osé écrire ces méchancetés. Mais pourrait-on par hasard en trouver l'application quelque part dans ce pays ?]

Des pionniers intelligents du progrès plantent cependant quelques jalons, ils se mettent en avant, ils font des efforts pour donner de bons exemples et tâcher de propager les meilleures méthodes de cultures : ils combinent les assolements d'une façon satisfaisante, ils se livrent à des labours profonds avec succès, ils fabriquent de bons engrais, ne laissent par conséquent rien perdre dans la ferme et fument sans parcimonie ; ils cultivent en abondance des plantes fourragères et sèment tous les ans une certaine quantité de betteraves avec lesquelles ils nourrissent des bestiaux qu'ils ne cessent d'améliorer par une sélection intelligente ; ils choisissent les semences les plus belles et qui conviennent le mieux à leurs terres et à leur élément ; ils font usage des instruments les plus propres aux travaux auxquels ils se livrent, et de cette façon ils économisent la main-d'œuvre ; ils pratiquent enfin une culture qui tend chaque année à devenir de plus en plus intensive, et par conséquent ils augmentent leurs revenus dans d'assez larges proportions.

Pourquoi tous les cultivateurs ne suivent-ils pas le même système ? Encore une fois, parcequ'ils ne veulent rien apprendre, parcequ'ils ne veulent

pas contribuer à étendre les limites d'une association agricole qui a déjà fait beaucoup pour le pays, et qui rend chaque année de nouveaux services par les bons enseignements qu'elle répand autour d'elle.

Avec de tels hommes un pays devrait marcher rapidement dans la voie du progrès, mais il faudrait de la bonne volonté, et c'est là ce qui manque le plus souvent. Vous avez un drapeau et vous ne le suivez pas. Il est vrai que les personnages influents par leur position officielle ou sociale, par leur fortune, se tiennent le plus souvent à l'écart, comme si le progrès de l'agriculture ne les intéressait pas. Ils ne comprennent pas ou ils ne veulent pas comprendre *que de l'amélioration ou du déclin de l'agriculture datent la prospérité ou la décadence des empires*, comme l'a dit avec tant de raison l'empereur Napoléon III. Le grand Sully n'a-t-il pas répété bien des fois : *Tout fleurit dans un pays où fleurit l'agriculture*. Le grand Frédéric n'a-t-il pas dit aussi : *Je préfère un homme qui fait croître deux épis au lieu d'un à tous les grands politiques de mon royaume* ?

Eh ! bien alors, pourquoi les membres des Sociétés d'Agriculture ne sont-ils pas plus nombreux, afin d'imprimer à l'agriculture cet élan qui lui fait le plus souvent défaut ? C'est l'association qui donnera la force, c'est l'association qui résoudra les problèmes les plus difficiles de l'économie rurale, et qui procurera aux habitants des campagnes cette influence dont ils ont tant besoin. Pour deux ou trois quelquefois même pour une piastre, on fait partie d'une société utile, on prend part à des discussions intéressantes, on reçoit un bulletin, un journal dans lequel sont traitées avec soin les questions agricoles locales. Les comices [sociétés d'agri.] ont déjà rendu beaucoup de services et ils sont appelés à en rendre encore davantage si tous les membres de la famille agricole leur prêtent un appui moral et matériel.

Voilà de grandes vérités proclamées par des hommes de génie !

A. DE L.

Revue d'Economie Rurale.

Rapport d'une Exposition en France.

[Ces remarques sont-elles applicables au pays ? Ed. S. A.]

Nous avons assisté avec le plus plaisir au concours de la Société d'agriculture de.....

Les animaux de l'espèce bovine sont améliorés depuis quelques années cependant le plus grand nombre laisse encore beaucoup à désirer. Les bœufs et particulièrement les vaches font tous les travaux des champs, [voir Notes Edit. à ce sujet,] et c'est un progrès que nous aimons à constater, car on obtient ainsi de la viande à

un cours moins élevé, puisque les bêtes ont fourni pendant leur existence du lait et du travail, ce qui diminue d'autant le prix de revient ; aussi les habitants des campagnes mangent-ils de la viande qui leur coûte seulement quelques sous la livre. Ce n'est cependant point une raison pour ne pas chercher à obtenir une conformation plus complète : les bœufs et les vaches travaillent avec d'autant plus de courage qu'ils s'assimilent dans de bonnes conditions la nourriture qu'on leur administre, nous ajouterons aussi qu'ils fournissent alors une plus grande quantité de lait et de viande. Eh bien ! alors, pourquoi ne pas donner la préférence aux petites têtes, aux poitrines larges et profondes aux reins bien droits et suffisamment étoffés, aux culottes convenablement descendues, aux côtes bien arrondies, aux jambes fines et courtes, sans que le corps se rapproche trop de terre ? Ce sont là des caractères de force, de puissance, que nous n'avons pas toujours trouvés dans les animaux présentés à....., qui péchaient presque tous par la culotte, par la poitrine, par la charpente, et qui n'étaient pas suffisamment étoffés.

L'espèce chevaline n'était pas brillante, cependant nous avons trouvé quelques bons types.

Nous citerons un poulain percherois de M..... ; malheureusement il a été impossible aux membres du jury, dont nous faisons partie, de décerner un prix à ces animaux, car le programme déclarait, nous ne savons trop pourquoi, que les jeunes pouliches seules avaient droit à des récompenses. Pourquoi ? Nous n'avons pu le savoir, et cependant nous avions toujours cru que pour faire un cheval il fallait un jument et un étalon : nous serions-nous trompé ?

Les pouliches laissaient à désirer ; les extrémités étaient généralement faibles et la conformation n'était pas satisfaisante sous bien des rapports. Les propriétaires ne réfléchissent pas qu'il faut approprier l'étalon à la jument ; ils ne tiennent aucun compte de ce fait, ils choisissent des étalons demi-sang appartenant à l'administration des haras, ils les donnent à des juments communes, et les résultats sont presque toujours mauvais, les élèves sont décousus dans tout leur ensemble ; il n'en serait point ainsi si ces juments avaient été saillies par des étalons étoffés, propres au travail. C'est là une fâcheuse et déplorable habitude que l'on rencontre très-souvent chez les habitants de la campagne.

Les porcs étaient très-mauvais. Ils appartenaient tous à la race du pays, qui fournit à la vérité de la bonne viande, mais en petite quantité, tout en consommant beaucoup. Les éleveurs feraient, il nous semble, une bonne opération en croisant les races du pays avec des verrats appartenant aux races des Berkshire ou Suffolk qui

ont quelques rapports avec les races indigènes, mais qui se distinguent par une fort belle conformation, et qui se nourrissent par conséquent facilement et sans occasionner d'aussi fortes dépenses.

A. DE LAVALLETTE.

Revue d'Economie Rurale.

LE CHOIX DES SEMENCES.

Il est fort important de nettoyer convenablement tous les grains et particulièrement ceux qui sont destinés à la semence. Les trieurs [cribles] sont à cet effet d'excellents instruments, car en en faisant usage on enlève toutes les graines rondes, grosses et petites, ainsi que tous les grains petits, mal nourris, cassés ou déformés par le battage. C'est ainsi que l'on doit arriver à ne prendre pour semences que les beaux grains parmi les beaux, et l'on est presque certain alors d'obtenir les résultats les plus avantageux.

POMMES DE TERRE.

Les habitants des campagnes ont tous aujourd'hui acquis la certitude qu'une pomme de terre petite, mal venue, malingre, ne produit pas des tubercules gros, bien nourris et fortement constitués. Et cependant la petite pomme de terre possède autant d'yeux qu'une grosse et par conséquent elle fournit le même nombre de tiges; mais ces tiges ne sont pas robustes, vigoureuses, elles restent grêles, filiformes, et ne donnent généralement à la récolte que de faibles tubercules. Ce fait est, certes, bien facile à comprendre.

La première évolution de la pomme de terre, c'est-à-dire sa germination, n'a lieu dans de bonnes conditions qu'aux dépens de la féculé renfermée dans le tubercule. La tigelle n'ayant pas de racines, ne peut point encore trouver dans le sol les éléments dont elle a besoin pour se nourrir; le sol n'est qu'une enveloppe distribuant les agents de la végétation. Or, une petite pomme de terre contient moins de féculé qu'une grosse, et par conséquent la nourriture, l'espèce de lait destiné à la sustentation du végétal pendant la première phase de sa vie, est rapidement épuisé, et, par suite, les jeunes tiges languissent jusqu'à ce qu'il arrive de petites racines qui ont pour mission d'aspirer dans le sol les éléments dont elles ont besoin. Or, tout le monde sait que les animaux ou les végétaux qui ont éprouvé des privations pendant leur jeune âge ne sont plus tard ni forts ni vigoureux, et qu'ils en ressentent la funeste influence pendant tout le cours de leur existence. Nourrissez mal un veau, un agneau, pendant sa jeunesse, ne donnez pas à ces animaux tout le lait dont ils ont besoin, et vous verrez si

plus tard ils ne se ressentent pas des privations que vous leur aurez imposées. On croit ainsi réaliser des économies, tandis que l'on subit des pertes certaines.

GRAINS—LE BLÉ.

Ce que nous venons de dire pour les pommes de terre et pour les bestiaux s'applique entièrement au blé et à toutes les céréales. Les grains de blé contiennent bien plus de féculé que la pomme de terre; or, si ces grains que l'on jette en terre sont très-petits, chétifs, le jeune plan ne trouve pas sa première nourriture, son lait quotidien, et par conséquent il ne peut se développer convenablement jusqu'au moment où les radicules sont assez fortes pour puiser dans le sol les éléments nécessaires à une riche végétation. De là provient le plus souvent l'origine des gros et des petits épis que l'on rencontre dans le même champ; la végétation n'est plus uniforme, elle devient étagée, elle présente une physiologie peu satisfaisante et donne rarement des produits abondants.

Il est bien évident que le meilleur triage des grains de semence ne peut pas contrebalancer l'effet d'un mauvais labour, d'un engraissement insuffisant, des désastres causés par l'intempérie des saisons, mais il est certain que ce triage bien fait exerce une très-grande influence sur l'avenir des récoltes, et par conséquent il serait peu sage et peu prudent de ne pas en faire usage.

Nous ne saurions trop recommander aux habitants des campagnes de ne jamais employer que des semences de choix, car il est facile de comprendre que si on recherche pour la reproduction des animaux un superbe étalon, un taureau d'élite, on doit aussi, pour la reproduction des végétaux, faire usage des graines les meilleures et les plus belles.

L. de VAUGELAS.

[Revue d'Economie Rurale.]

Cette partie avait été préparée pour notre dernier numéro mais n'a pas pu y trouver place. Nous nous rendons dorénavant au désir de nos amis de la campagne qui nous ont prié d'employer un plus gros caractère.

Soins Hygienes dus au Porc.

De tous les animaux domestiques le porc est sans contredit le plus utile. Il exige peu de soins pour son élevage et pour sa nourriture; omnivore, il accepte généralement tout ce qu'on lui présente et il pourvoit à sa subsistance quand on lui laisse la liberté de la recherche. D'autre part la fécondité de la truie est étonnante, elle surpasse de beaucoup celle des autres femelles domestiques; une truie peut donner jusqu'à 28 petits par an, et l'on en cite une qui, en 20 portées, mit bas 355 petits.

Le cultivateur a donc une grande facilité de gagner de l'argent en élevant et en multipliant le porc.

D'où vient alors que l'homme des champs néglige de prodiguer à l'égard de ce précieux animal les lois les plus élémentaires de l'hygiène? La réponse n'est pas douteuse. L'ignorance des bonnes notions et la routine sont les causes de ce fâcheux état.

La malpropreté qu'on attribue au porc est un reproche souverainement injuste, car nul animal n'est plus propre. Il est le seul qui ne dépose jamais ses excréments sur sa litière; jamais il ne salit son habitation, et s'il est attaché, il s'éloigne de l'endroit où il se tient habituellement, de toute la longueur de son lien, pour satisfaire ses besoins.

La fraîcheur en été lui est indispensable, et il remplace les bassins qu'on néglige de lui donner, en se vautrant dans la boue. C'est par le besoin de se débarrasser des insectes et des corps qui l'incommodent, qu'il est porté à rechercher les bourniers. On interprète donc mal son instinct quand on le considère comme recherchant par goût la malpropreté.

Généralement les porcheries sont établies sans discernement, tantôt au nord, tantôt au midi. C'est un tort; car les porcs craignent les extrêmes de température. L'exposition au soleil levant est celle qui convient le mieux.

Les loges sont basses, souvent au-dessous des terres environnantes et par conséquent toujours humides. D'ordinaire elles sont encore peu éclairées et très-mal aérées.

La cour est fangeuse et remplie d'immondices. Dans ces conditions, le porc, au lieu de rester couché, se tient debout, s'agite et témoigne son malaise par des grognements réitérés.

Les habitations des porcs doivent être construites de manière qu'on puisse les maintenir propres. Les planchers en pentes offrent un grand avantage en permettant l'écoulement des urines. Les loges bien conditionnées, sont assez grandes pour que les animaux puissent circuler librement. L'aération et l'éclairage sont encore indispensables. Une cour à l'abri des vents du nord et pourvue en été d'un bassin rempli d'eau permet aux porcs de s'ébattre à leur aise et de se rafraîchir. Quand l'étroitesse des lieux et le manque d'eau ne comportent pas la possibilité d'établir un bassin, on peut broser et laver les porcs de temps à autre.

Il est de remarque universelle que les soins de propreté constituent pour le porc un état de bien-être tel qu'il grandit et engraisse promptement dans des porcheries bien tenues.

Les maladies du porc sont pour l'immense majorité des cas, occasionnées par le mauvais état des porcheries (soux) l'humidité et la malpropreté dans lesquelles on les confine.

Parmi les maladies qui doivent leur origine à la négligence de l'homme, je citerai principalement: le crapaud ou piétin (maladie du sabot) la goutte, la gale, la phthiriasi, (poux tellement nombreux qu'ils causent quelquefois la mort) la ladrerie, (espèce de lèpre causée par des insectes qui sont particuliers aux porcs) le lumbago, le scorbut, l'angine, (maladie de la gorge) la dysenterie, le typhus charbonneux, la maladie vermineuse, (ou strichine) les scrofules et le rachitisme, maladie caractérisée par une altération profonde du système osseux et par un affaiblissement général de constitution. (Plusieurs de ces maladies sont inconnues ici.—A. MARSAN.)

D'après cet exposé on voit que presque toutes les affections de l'espèce porcine ont pour point de départ l'humidité et la malpropreté.....

Chez tous les animaux domestiques la médecine vétérinaire—malheureusement encore trop peu en honneur en ce pays—obtient des résultats très satisfaisants, mais il n'en est pas de même chez le porc. Les maladies assez obscures au début, marchent ensuite avec rapidité, et, le plus souvent, le praticien est appelé lorsqu'il n'y a plus rien à faire.

De plus, le porc est peu facile à soigner, son caractère indocile le rend souvent inabordable. Dans le plus grand nombre des cas, comment le soigner, lui appliquer des révulsifs, lui faire avaler des médicaments?

D'où la nécessité de mettre en pratique cette règle bien sage qui prescrit de prévenir les maladies plutôt que de les guérir. On y gagne de toutes façons.

A. BEMON (Extrait du journal d'Agriculture pratique.)

F. J. A. M.

Les Instruments aratoires dans nos Expositions.

Nous publions aujourd'hui un compte rendu de l'Exposition agricole du Chili non seulement pour donner une idée des progrès de l'agriculture dans ce pays lointain, mais parceque nous avons tout à gagner en imitant l'encouragement offert aux manufacturiers du monde entier, et en se procurant de cette manière les meilleurs modèles. On y verra que les machines primées ont eu à subir un essai sérieux, pendant lequel tout homme pratique était mis à portée d'examiner le fonctionnement et les résultats à obtenir. Nous ne pouvons trop recommander d'en agir de la sorte dans toutes nos expositions. En effet rien n'est plus inutile, nous pourrions dire plus injuste, que de primer des machines sans les avoir essayées suffisamment. On s'expose ainsi à tromper le public et à décourager l'industrie. Si l'on ne peut faire ces essais de manière à rendre justice entière, qu'au lieu d'offrir des prix, l'on fournisse plutôt aux exposants un champ et des produits, afin que chacun puisse faire fonctionner sa machine et que le public juge par lui-même de leur valeur respective. Les propriétaires préféreront de beaucoup cette méthode aux risques de voir leurs machines jugées à la hâte, et souvent par des personnes qui sont tout à fait inaptes à en apprécier les mérites. D'ailleurs c'est maintenant la pratique dans les expositions les mieux dirigées.

Essai d'Instruments aratoires.

Ce qui nous attire au Chili, c'est le sentiment d'un devoir à remplir à l'égard d'un gouvernement qui, fidèle à sa parole, a ouvert au jour dit la grande exposition agricole qu'il avait énumérée dès 1867 et dont il avait emprunté l'idée à l'exhibition universelle de Paris. Le programme de cette solennité, qui s'est ouvert à Santiago, au mois d'Août dernier, instituait un grand prix de 4,000 frs., (ou \$800,) représenté par une médaille d'or, pour la meilleure collection d'instruments appropriés aux besoins du pays; une médaille d'or de 2,500 frs. (ou \$500) pour la meilleure machine à battre mue par la vapeur; une médaille d'or pour la meilleure locomotive; et enfin de nombreuses récompenses d'un ordre inférieur pour d'autres instruments et appareils. En outre le gouvernement Chilien offrait un grand prix consistant en une médaille d'or de 4,000 frs., pour la collection la plus parfaite de chevaux et de bêtes à cornes. Les Anglais et Américains ont répondu avec empressement à ce généreux appel, qui n'avait séduit qu'un très-petit nombre de Français.

Les essais de machines ont suivi de près l'ouverture de l'exposition et ont été inaugurés par un concours de charrues qui a tourné à l'avantage des constructeurs Anglais, et particulièrement de MM. Howard, Ransomes et Hornsby. Les Américains ont été complètement battus et n'ont eu d'autres ressources, pour atténuer leur défaite, que de plaider les circonstances atténuantes, en attribuant leur insuccès

moins à l'infériorité de leurs instruments qu'au défaut de bons attelages et de labourers expérimentés. Les Anglais qui ont une grande habitude des concours et qui ne négligent rien pour s'assurer la victoire, avaient parfaitement pris leurs précautions sous ce rapport, et s'étaient munis d'un personnel habitué au manœuvre des instruments de labour. Aussi ont-ils fait preuve d'une grande habileté dans les épreuves publiques, et ne se font-ils pas faute de déclarer aujourd'hui que le Chili peut être considéré désormais comme un terrain perdu pour leurs concurrents d'Amérique. La conclusion ne pêche certainement pas par envie de modestie, mais elle se déduit logiquement des faits qui se sont produits à Santiago.

Après les charrues et les autres appareils et instruments de labour ou de préparation du sol, sont venues les machines à moissonner, dont les essais ont confirmé les résultats obtenus à Manchester, et ont assuré le premier rang à MM. Hornsby et Tannelson. Mais le grand intérêt du jour se concentrait sur la lutte engagée entre les constructeurs Anglais et Américains pour l'obtention de la médaille d'or de 2,500 frs., attribuée par le programme à la meilleure machine à battre mue par la vapeur. Pour décider la question on a pas eu recours à ces simulacres d'essais auxquels nous assistons trop souvent dans nos concours, mais les épreuves ont été très-sérieuses et se sont prolongées pendant un laps de temps suffisant pour mettre la décision à l'abri de toute surprise, en écartant les tours de force et les coups de hasard. Chaque concurrent avait à battre 600 grosses gerbes du pays, et les jurés tenaient exactement note de la quantité débitée par minute, de la propreté du grain, de l'état de la paille au sortir de la machine, et enfin de la dépense en combustible. Dans cette épreuve les Américains ont fait bonne contenance et ont dignement soutenu leur réputation; mais en définitive ils ont dû céder devant la supériorité des machines présentées par MM. Ransomes, Sims et Head, auxquelles le prix a été décerné.

La batteuse exposée à Santiago par ces habiles constructeurs se distingue par un nouveau mécanisme qui braie et coupe la paille en même temps qu'elle est battue. Cet appareil offre un médiocre intérêt à ceux qui font argent de leur paille et la vendent sur le marché, mais il acquiert une valeur exceptionnelle dans les contrées où le foin est rare et où le bétail est nourri l'hiver presque exclusivement à la paille qui est beaucoup meilleure hachée qu'entière.

La distribution des prix a eu lieu le 11 Juillet, en présence d'une affluence considérable, et sous la présidence du premier magistrat de la république qui a voulu décerner lui-même les récompenses aux vainqueurs.

Les constructeurs anglais ont récolté à Santiago une ample moisson de prix et de médailles, et dans la liste des vainqueurs nous saluons avec plaisir les noms bien connus de MM. Ransomes, Sims et Head; Clayton, Howard, Hornsby et fils, Samuelson, Garrett et fils, etc. La grande médaille d'or pour le bétail a été remportée par un propriétaire du pays, Don Santiago Prado, qui s'est courageusement mis à la tête du mouvement agricole, et s'occupe sérieusement de l'amélioration des races indigènes de chevaux et de bétail en général.....

F. AYMAR DE LUEY.

(Extrait du Journal d'Agriculture pratique.)

Les machines agricoles de MM. Ransomes, Sims et Head, sont regardées aujourd'hui comme les plus parfaites. Elles ont aussi mérité un grand prix à l'Exposition universelle de Paris en 1867. Ces machines qui jouissent maintenant d'un grand renom dans le monde agricole, sont vantées par les agriculteurs de ce pays, qui en ont fait l'acquisition. Nous en avons vu nous-mêmes quelques-unes, chez M. Cochran, le célèbre éleveur des Cantons de l'Est. C'est à Ipswich, en Angleterre, que se fabriquent ces excellentes machines

F. J. A. M.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DES CULTIVATEURS.

MONTREAL, 18 NOVEMBRE 1869.

Question importante pour les Sociétés d'Agriculture.

ACHAT D'ANIMAUX REPRODUCTEURS AMÉLIORÉS.

La lettre que M. Benoit, M. P. et membre du Conseil Agricole de la Province de Québec, adressait aux cultivateurs du comté qu'il représente aux Communes et que nous avons donné dans notre dernier numéro, est d'un intérêt majeur pour toute la Province. Ce qui paraît une nécessité pour le comté de Chambly l'est également pour toutes les localités qui tiennent à améliorer leur bétail et qui entendent en prendre les moyens. Une alimentation suffisante une fois assurée il est clair que l'emploi des meilleurs reproducteurs produit l'amélioration la plus profitable et la plus rapide. Cependant rien n'empêche qu'on tente en même temps le perfectionnement des races canadiennes; à notre avis il y a là une riche mine à exploiter, surtout maintenant que les vaches Bretonnes sont tellement en faveur chez nos voisins, qu'il s'en importe un bon nombre à des prix considérables. Mais on ne doit pas non plus se cacher que l'amélioration des races par elles-mêmes demande une grande expérience, un jugement sain, une patience à toute épreuve et des capitaux assez considérables. Pour activer l'esprit d'entreprise nécessaire pour mener ces essais à bonne fin, il est important que notre bétail acquière beaucoup plus d'importance qu'il n'en a encore. C'est en réveillant l'énergie de toute la population agricole et en commençant par des améliorations sûres et faciles qu'on obtiendra les résultats les plus rapides et les plus encourageants.

Pour cela il ne faut pas oublier les bons soins et une nourriture abondante. Sans ces conditions les reproducteurs les plus perfectionnés deviendraient pour nous une source de mécomptes et de pertes. Mais comme le dit M. Benoit nos Canadiens ont trop de jugement pour vouloir la fin sans les moyens et s'ils se décident à appesantir leurs chevaux et leurs bestiaux ils cultiveront de nombreux fourrages et plus tard des légumes pour rencontrer les besoins de leurs croisés perfectionnés.

Nous espérons que la question que soulève M. Benoit va s'agiter dans toutes les sociétés d'agriculture du pays et qu'à leur prochaine assemblée annuelle les décisions seront favorables à l'achat de bons reproducteurs. Dans ce cas les diverses sociétés d'agriculture gagneraient beaucoup en s'entendant entre elles pour faire ces

achats en même temps, ce qui assurerait une réduction très-considérable dans les dépenses à faire et permettrait un plus grand soin dans le choix des animaux.

M. Benoit nous permettra de lui offrir nos remerciements sincères pour l'honneur qu'il nous a fait en choisissant notre feuille pour agiter une question d'une si grande importance pour le pays.

Chemins d'hiver.

Cultivateurs, c'est le moment de penser à nos chemins d'hiver. Un peu de précaution et quelques heures d'ouvrage feront beaucoup pour assurer de meilleurs chemins pendant les cinq mois de neiges qui sont à la veille de commencer.

N'oubliez pas de couper toutes les branches qui pourraient contribuer à faire amasser la neige, puis abattez vos clôtures sans retards : sans ces précautions la première bordée de neige s'amoncele souvent à une hauteur de plusieurs pieds et les chemins en souffrent pendant toute la saison.

Il ne faut pas non plus négliger de faire baliser, dès les premiers jours, les traverses sur les rivières et les routes que l'on ouvre dans les champs pendant l'hiver. Faute de cette précaution bien des voyageurs sont exposés aux plus grandes souffrances ; tous les ans plusieurs vies sont perdues, soit subitement, soit par suite des misères que l'on a ainsi endurées.

Il est du devoir des sous-voyers de donner leurs ordres immédiatement. Des criées aux portes d'Eglises pendant deux Dimanches consécutifs sauveront du trouble et empêcheront de plaider ignorance et oubli.

Les municipalités devraient s'assurer que ces choses soient faites. La loi suffit amplement, il ne s'agit que de la faire exécuter. Si les municipalités et les sous-voyers manquent à leur devoir, les individus rendront service au public en faisant exécuter la loi.

Nous parlerons plus tard des clôtures qui sont les plus avantageuses pour les chemins de front et les routes.

Ceux qui ont pensé au sujet nous obligeront en nous faisant connaître leurs vues au plus tôt.

Les Garnet Chili.

C'est avec un vif plaisir que nous reproduisons du *Journal d'Agriculture*, l'excellente correspondance de Mr. Chicoine, de St. Pie. Les bons résultats signalés par ce Monsieur, ont été obtenus dans toutes les localités où ce légume précieux a été introduit. Aussi nous ne pouvons trop conseiller à ceux qui en possèdent d'en conserver pour la semence prochaine. C'est pour nous un grand dédommagement du trouble que

nous a donné l'introduction de la Patate Garnet Chili dans ce pays. Nous nous rappellerons longtemps, comme ce premier minot de *Garnets* qui nous coûtait près de 15 piastres, à fait hausser les épaules à nos amis qui y voyaient une extravagance impardonnable pour un jeune homme pauvre. Le résultat, cependant, a prouvé que nous avions fait une belle spéculation. Comme la moyenne que nous avons obtenue pendant nombre d'années est beaucoup plus considérable que celle mentionnée par Mr. Chicoine, il nous permettra de signaler en quoi notre pratique diffère de la sienne.

Quand le terrain est sablonneux, le fumier se met dans le fond du sillon. C'est d'ailleurs la pratique écossaise ; cependant il vaut mieux suivre en cela celle de Mr. C. partout où le terrain est très riche ou qu'il souffre d'eau. Comme les patates courent toujours de grands risques dans ces terrains il serait encore préférable pour cette culture de n'y pas mettre d'engrais de ferme. Un bon friche bien égouté et parfaitement ameubli par un second labour et des hersages fréquents, assure ordinairement le meilleur succès. Si la terre n'était pas suffisamment riche on pourrait se servir de plâtre ou de cendres ; ou bien engraisser avec fumier de ferme l'année qui précède le labours de la prairie.

La distance entre les rangs est de 28 à 30 pouces seulement, et de 10 pouces entre les germes. Comme nos patates sont toujours coupées de manière à ne laisser qu'un germe par morceau, les tiges ont assez d'espace.

10 minots de patates suffisent amplement pour la semence d'un arpent ; encore nous reste-t-il près de 3 minots de morceaux sur lesquels il n'y a pas de germe et que nous donnons aux animaux. A mesure que les germes sont coupés ils sont couverts de plâtre.

Pendant huit années de suite notre moyenne n'a jamais été de moins de 200 minots. Dans une année ordinaire nous avons récolté 4400 minots sur 20 arpents ou 220 minots par arpent. Encore le terrain était-il très pauvre. C'est donc de 20 à 22 pour un, sans compter l'économie sur la semence mentionnée plus haut.

Cette manière de couper les germes est celle généralement adoptée aux Etats-Unis par ceux qui ont fait le plus pour améliorer ce tubercule qui nous est maintenant presque indispensable.

Les remarques sur la nécessité d'excellents sarclages et buttages sont pleines d'a-propos. Quant aux recommandations d'enlever les fleurs et plus tard la tête des cotons, nous ne pouvons pas en parler par expérience. Cependant il nous semble que ces opérations deviendraient très difficiles dans une grande exploitation. Ce que nous savons c'est que les Garnets ne se sont jamais gâtés chez nous. Mais il est bon de prendre beaucoup de précautions

partout où le terrain n'est pas favorable à cette culture et dans ce cas nous recommandons particulièrement la pratique de Mr. Chicoine au moins comme essai. Il nous semble difficile d'enfourer les tiges de patates dès l'automne, d'abord parceque dans ce cas, il faut les laisser étendues sur le sol pendant la récolte, ce qui est très embarrassant dans une culture tant soit peu considérable où l'on se sert de la charrue, la herse, et le bouleverseur. Ensuite, parce qu'ils prennent beaucoup de temps à pourrir. Nous préférons les charroyer en tas ou les étendre devant les bâtiments afin d'assécher les cours et les mélanger aux engrais de ferme.

Nous aurons occasion de revenir plus au long sur la culture la mieux appropriée à la pomme de terre et sur l'importance de la semence *Garnet Chili*.

Nos Extraits des journaux étrangers.

Nos lecteurs verront que nous entendons les tenir au courant de ce qui s'écrit en France sur l'agriculture. Cependant, comme nous connaissons la juste antipathie que l'on ressent en voyant des écrits qui sont adressés à des lecteurs d'une localité ou d'un pays étranger, nous leur ferons observer qu'aucun article ne sera reproduit dans notre journal sans qu'il n'ait été l'objet d'une étude sérieuse quant à son adaptation à notre pays. Au besoin il sera annoté de manière à enlever tout doute sous ce rapport, et on dira toujours d'où ces écrits sont tirés. Si l'on se donne la peine d'étudier ceux que nous avons donnés dans notre premier numéro et ceux que nous reproduisons aujourd'hui, il sera facile de se convaincre que quand même ils nous viendraient du plus habile agronome canadien ils ne pourraient être plus appropriés.

Quant aux sujets qui ne nous sont pas familiers nous sommes à faire des efforts pour nous assurer des collaborateurs, et en attendant nous serons forcés de les négliger.

Les succès agricoles d'un membre du clergé.

Nous empruntons ce qui suit à la *Gazette des Campagnes* :

M. le curé de Ste. Flavie, le Rév. M. Duguay, a envoyé à M. Brousseau, éditeur-propriétaire du *Courrier du Canada*, un chou de Siam qui surpasse par sa taille tous ceux que nous avons déjà mentionnés. Il pèse 18 livres, et mesure 36 pouces.

Toutes les personnes qui connaissent le mode de culture de M. Duguay ne sont point surprises de ses succès. Sa culture se fait avec ordre, soin et intelligence. Sans doute que le sol

qu'il cultive est exceptionnellement favorable à la culture de certaines plantes, mais il l'est également pour les voisins. Cette circonstance n'ôte donc rien au mérite réel. Nous avons eu par le passé occasion de mentionner les succès agricoles de ce Monsieur, et nous sommes heureux d'avoir encore à les signaler aujourd'hui. Dans la culture M. Duguay n'a pas uniquement en vue les profits qu'elle peut lui rapporter, ses vues s'élèvent plus haut, ce qu'il veut avant tout, c'est de donner le bon exemple à ses paroissiens, c'est d'encourager et de répandre au milieu des siens le goût de la bonne culture, de la culture améliorée. Ce patriotisme qui engendre le dévouement, qui ignore les bas instincts de l'égoïsme, devenant de plus en plus rare dans le monde est toujours vivace au sein du clergé catholique.

Faire travailler les vaches.

Dans un article que nous reproduisons pour montrer les avantages des Sociétés d'Agriculture et ce qu'elles devraient être, l'auteur, célèbre agronome français, recommande particulièrement ce qui fait le sujet de cet en-tête. Nous reproduisons cette partie à titre de nouveauté seulement. Quelques-uns de nos lecteurs en Canada ont-ils quelque expérience sur ce sujet ?

Machine Extraordinaire.

NOUVELLE CHARRUE. — Des expériences d'une machine qui semble appelée à faire une véritable révolution dans les procédés de la grande agriculture se font depuis le 15 août sur les terrains de M. Erlanger à Anteuil. Il s'agit d'une charrue dite *Napoléonienne*, ayant le vent pour moteur. Par un mécanisme aussi simple qu'ingénieux, cette machine se déplace d'elle-même à chaque sillon et peut labourer une grande étendue de terrain dans un temps relativement très restreint, avec la plus grande régularité et sans qu'il y ait même besoin d'un homme pour la diriger. — (*Journal français*).

Cette nouvelle d'une charrue qui se meut par le vent et qui n'a pas "même besoin d'un homme pour la diriger" nous paraît passablement extraordinaire; nous reproduisons le tout à titre de nouveauté seulement. — [Note Ed]

Pommes de terre "Early Rose," "Early Godrich," "Harrison" et "Gleason."

Ces variétés sont maintenant reconnues comme les plus profitables après le "Garnet Chini," et sont d'excellente qualité. "L'Early Rose"

n'est pas encore répandue, mais on en dit beaucoup de bien pour sa précocité et la qualité du produit. Les prix fabuleux (\$1 à \$5 la livre) obtenus aux Etats-Unis au printemps dernier sont maintenant réduits. On pourra probablement se les procurer au printemps prochain pour de \$4 à \$5 le quart de 2 minots. Nous espérons que plusieurs personnes en feront alors l'essai. Ceux qui en auraient planté cette année rendront service en publiant les résultats obtenus. Quand aux autres variétés qui commencent à être connues, nous les avons cultivé et répandu dans bien des endroits. Ceux qui en ont fait l'essai, surtout cette année quand toutes les autres variétés se gâtent, rendront service en publiant ce qu'ils en savent.

Enseignement Agricole.

Une partie importante de l'Exposition Univ. était sans contredit celle qui se rapportait à l'enseignement, qui seul est appelé à consolider la civilisation moderne et à hâter la marche du progrès. Quelques instituteurs se sont mis résolument à l'œuvre. Nous avons vu un certain nombre de cahiers faits par par de jeunes garçons et de petites filles âgés de 7 à 12 ans. Nous avons été curieux de lire ces cahiers et nous avons été émerveillés de la façon dont les questions agricoles ont été traitées. Les instituteurs et les enfants qui se livrent à de semblables travaux méritent de sérieux encouragements, car ils démontrent une vérité longtemps méconnue, une vérité que certains hommes même haut placés considèrent encore aujourd'hui comme un mensonge, à savoir que l'enseignement agricole doit donner les résultats les plus avantageux dans les écoles rurales. Pense-t-on que les jeunes élèves qui ont rédigé les cahiers présentés au Palais de l'Industrie ne connaîtront pas mieux les principes agricoles que ceux qui ne s'en sont jamais occupés? Poser cette question, c'est bien certainement la résoudre. — *Revue d'Economie Rurale*.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

Nous réserverons une place pour toutes les questions que l'on voudra bien nous adresser et qui sont d'un intérêt général pour les cultivateurs. Nous ne promettons pas d'y répondre. Ce que nous promettons, c'est de puiser aux meilleures sources pour les réponses à donner et d'inviter nos lecteurs qui le pourraient, à le faire par l'entremise de notre journal.

QUESTION, C. A. B., Verchères.—Pourquoi les moutons noirs mangent-ils moins que les moutons blancs? QUI RÉPONDRA?

NOS CORRESPONDANCES.

Nous avons encore à remercier plusieurs membres du clergé pour le bienveillant accueil qu'ils viennent de faire à notre publication. — Nous recevons de tout instant des lettres aussi flatteuses que celle dont nous donnons ici l'extrait :

"Je suis heureux de recommander votre journal parce que j'espère qu'il est appelé à faire beaucoup de bien parmi la classe agricole.

"Ce journal fidèle à son Prospectus, rempli d'une grande lacune et guérira une grande plaie chez nos cultivateurs en détruisant la vieille routine et en répandant parmi eux l'instruction et l'agriculture jusqu'ici si peu connue et si peu appréciée."

Ce Révd. M. nous envoie dans cette lettre les noms de 15 abonnés et veut bien nous en promettre d'autres.

ST. HERMAS. Rév. M. J. D. Mille remerciements. Nous vous envoyons 10 nouvelles copies.

STE. SCHOLASTIQUE. Rév. M. J. B.

Votre encouragement est précieux. Nous vous envoyons encore dix copies pour distribution.

STE. ROSALIE. P. S. G. Ce que vous voulez bien nous promettre sera reçu avec reconnaissance.

ST. ALEXANDRE D'I. Rév. M. A. D. Merci, nous faisons ce que vous demandez et nous vous adressons 10 nouvelles copies pour distribution.

APICULTURE.

Lorsqu'on se rend bien compte du produit des abeilles, on se demande pourquoi les habitants des campagnes ne possèdent pas tous un certain nombre de ruches, qui leur donneraient du miel et de la cire sans qu'ils aient à s'imposer aucune dépense. Le miel constitue une nourriture agréable, excellente et souvent utile : il peut être employé à faire des sirops, des liqueurs, des confitures; des fruits confits, des bonbons de tous genres. Les résidus servent à fabriquer de l'hydromel, boisson assez bonne, de l'alcool, etc. Les miels rendent aussi de grands services dans la médecine, et les habitants des campagnes peuvent préparer d'excellentes tisanes adoucissantes et émoullientes. Les cires sont d'un usage général dans le commerce et se vendent toujours à des prix fort élevés.

L'abeille est cosmopolite; le monde est sa patrie; c'est le cas de le dire, elle butine là où elle trouve des éléments propres à sa nourriture; elle ne s'inquiète pas de savoir si les plantes dont elle prend les sucs sucrés appartiennent à son maître ou à tout autre; elle s'enrichit aux dépens de tous, sans nuire cependant à qui que ce soit, puisqu'elle absorbe des sucs qui ne donneraient aucun profit; c'est une voleuse honnête, puisqu'elle ne cause aucun dommage, ce qui est certes fort rare à l'époque où nous vivons; elle construit ainsi de petites maisons dans lesquelles elle se loge; elle travaille pendant toute la belle saison, et puis elle abandonne généreusement à son maître le fruit de ce travail. *Sic vos non vobis multificatis apes*, a dit le poète : *ce n'est pas pour vous, abeilles, que vous fabriquez du miel*. C'est un peu dans cet adage que l'on peut trouver l'histoire philosophique des sociétés modernes, *Sic vos non*

vobis. Les travailleurs intelligents qui ne savent pas faire jouer les ressorts de l'intrigue la plus ambitieuse sont bien rarement rémunérés des services qu'ils rendent ; on les oublie, et tôt ou tard on peut leur répéter *Sic vos non vobis.*

Pourquoi les abeilles donnent-elles cet exemple ? elles trouvent bien, à la vérité, quelquefois le moyen de se venger ; leur dard est une arme avec laquelle elles cherchent à punir le coupable ; mais la force brutale domine la situation et par conséquent, elles restent dans la nécessité de faire toutes sortes de concessions ou bien de subir des condamnations à mort. Pauvres abeilles, on vous maltraite ; mais consolez-vous, vous n'êtes pas les seules, et il vous reste au moins le plaisir de rendre des services réels, d'être utiles, et, par conséquent, vous avez droit à toutes les sympathies, même à celles de ceux qui vous enlèvent cet excellent miel, cette belle cire dont ils tirent un parti si avantageux.

Laissons de côté les idées philosophiques et revenons à nos industrieuses abeilles, qui donnent le plus souvent aux hommes des exemples de concorde, de fraternité, d'ordre et de travail ; occupons-nous de ces utiles petites bêtes qui ont fourni un si brillant contingent à l'exposition du Palais de l'Industrie. Examinons leur produits et voyons si quelqu'un a le droit de leur adresser le plus léger reproche et de leur jeter la première pierre.

L'exhibition d'agriculture était divisée en deux parties ; l'une comprenant les appareils et les instruments propres à la culture des abeilles, l'autre les produits et les dérivés de ces produits.

Tout habitant des campagnes qui désire avoir des abeilles doit d'abord se demander quelle est la meilleure ruche. Mais les avis sont bien partagés, et chacun prétend avoir trouvé la pierre philosophale agricole ; mais nous qui n'avons aucune prétention d'inventeur, nous devons apprécier les choses sans parti pris et dire franchement notre opinion.

Nous avons vu des ruches ayant les formes les plus diverses, fabriquées avec du bois ou de la paille et nous ne nous sommes pas laissé séduire par tous ces petits monuments, qui coûtent fort cher et qui ne rendent que de bien faibles services.

La simplicité avec l'agencement convenant le mieux au travail des abeilles et le bon marché, voilà les conditions essentielles qu'il faut rechercher dans l'établissement d'une ruche. Or, rien n'est plus commun dans les campagnes que la paille : eh bien, alors, il faut fabriquer des ruches avec de la paille, se servir à cet effet des moyens qu'offre la mécanique perfectionnée, c'est ainsi que l'on parviendra à obtenir des ruches excellentes, au plus bas prix possible de revient. Ces ruches doivent avoir la

forme d'un cylindre donnant un diamètre plus ou moins grand, suivant le pays, le climat, les moyens de nutrition, tout en tenant compte des résultats que l'on veut obtenir. Faut-il que ces cylindres soient formés d'une seule pièce ? C'était l'avis des anciens apiculteurs ; mais les hommes de la nouvelle école, les hommes qui marchent dans la voie du progrès, ne suivent plus ces vieux errements. Ils se servent de ruches à hausses, c'est-à-dire d'un cylindre en paille divisé en deux ou trois parties, afin de pouvoir allonger ou raccourcir la ruche à leur gré. Deux colonies sont-elles faibles, il est alors facile de les réunir en ajoutant une hausse de plus ; ces hausses, placées les unes sur les autres, doivent être surmontées d'une calotte dans laquelle les abeilles viennent poser leur miel lorsqu'elles ont rempli les rayons intérieurs d'approvisionnement ; pendant toute la belle saison, par conséquent, l'apiculteur peut avoir du miel à sa disposition, sans déranger en aucune façon les ouvrières de la colonie. Il enlève la calotte plus ou moins remplie de miel et la remplace par une autre. Ces calottes ont aussi des formes diverses, comme nous le verrons, mais elle remplissent toujours le même but d'une façon plus ou moins satisfaisante.

Nous devons adresser les plus grands éloges à Mme. Santonax, de Dôle (Jura). Cette apicultrice intelligente s'est mise à la recherche de toutes les améliorations pratiques, et le plus souvent ses efforts ont été couronnés de succès ; elle a présenté des ruches de formes diverses munies d'un nourrisseur simple et facile : des boîtes, placées comme le nourrisseur, pouvant servir de nourrisseur, propre aussi à nettoyer des rayons de cire et à faire des réunions ; des fonds à barrettes mobiles pour fixer des rayons de cire gaufrés ou autres, et à assujettir dans les ruches en paille, pour remplacer les bâtisses, un appareil en bois servant à coller les rayons de cire gaufrés d'une manière régulière. Son assemblage de petites boîtes pour le calottage est la partie de son exhibition qui nous a paru la plus intelligente. Les calottes placées au-dessus de la ruche pour recevoir le miel sont le plus souvent d'un poids fort élevé, et par conséquent il est difficile à un simple consommateur d'en faire l'acquisition ; Mme. Santonax a ingénieusement trouvé le moyen d'obvier à cet inconvénient : elle place dans la calotte plusieurs petites boîtes carrées ayant chacune dix à douze centimètres de côté [$4\frac{1}{2}$ pouces] ; les abeilles remplissent de miel ces petites boîtes qui sont toujours à la disposition de l'apiculteur, et divisent ainsi le produit d'une façon très-agréable. Mme. Santonax a exposé plusieurs de ces boîtes pleines d'un miel excellent qui faisait vraiment venir l'eau à la bouche.

Voyez-vous d'ici le bon côté de cette invention ? Un de vos amis vous fait une visite, vous mettez dans sa poche, avant le départ, une petite boîte qui conservera dans son esprit les souvenirs les plus doux. Vous avez un dîner intime, vous avez encore recours à la petite boîte à malice, et vous trouvez moyen d'adoucir vos convives. Mme. Santonax a donc droit à toutes les sympathies des amis de l'apiculture ; et puis ce système rend les ventes plus faciles et plus lucratives. C'était donc justice de lui décerner une médaille d'or du ministre de l'agriculture.— M. Debilly, à Voisins-le-Bratonneux (Seine-et-Oise), a présenté des ruches avec chapitiaux en petit bois fabriquées comme les paniers. Ces ruches sont vendues seulement 2.50 la pièce. (276)

M. Hamet est un apôtre fervent de l'apiculture, et on peut dire, sans crainte d'être contredit, qu'il a fait faire un pas immense à cette branche de l'agriculture. M. Hamet prêche par les principes et par les exemples, il professe au Luxembourg un cours public d'apiculture, et ceux qui assistent à ses leçons en retirent toujours un grand profit. Le savant professeur publie aussi tous les mois un excellent journal dans lequel il traite particulièrement, au point de vue pratique, toutes les questions qui se rattachent à l'art apicole ; M. Hamet se livre d'un autre côté à de nombreuses expériences ; il possède un magnifique rucher qui peut servir de modèle et qui donne en même temps de superbes et abondants produits ; aussi son exposition, placée hors concours, était-elle fort remarquable. En sa qualité de secrétaire général de la Société d'insectologie agricole, M. Hamet n'a pas voulu concourir, et il faut lui savoir gré de son désintéressement, de son dévouement, car il aurait incontestablement remporté la plus haute récompense. Rien ne manquait d'ailleurs à cette exhibition, et les visiteurs ont pu l'apprécier à sa juste valeur. Nous y avons vu des ruches de tous genres, tous les instruments nécessaires pour pratiquer avec succès l'apiculture, des cires d'une qualité exceptionnelle. M. Hamet fait une bonne et louable action en propageant les bons principes apicoles et en donnant d'excellents exemples par leur application intelligente : il faut donc lui en savoir le plus grand gré.

Nous ne devons pas non plus passer sous silence le joli rucher à étages pour huit ruches, présenté par M. Faure-Pomier, de Brioude (haute-Loire), que l'on peut parfaitement établir au prix de 300 francs \$60. C'est là un vrai rucher d'amateur.

Les produits étaient fort remarquables, et nous pouvons ajouter qu'ils étaient très-variés. Bien des visiteurs ne se doutaient certainement pas qu'il fût possible de tirer un aussi grand

parti du miel, et c'est précisément pour cela que nous voudrions voir des apiculteurs dans tous les pays. Quelques instituteurs commencent à cultiver les abeilles ; il serait vivement à désirer que leur exemple fût suivi par tous leurs collègues ; les instituteurs accompliraient ainsi une action doublement utile : d'un côté, ils se procureraient sans frais de douces jouissances gastronomiques ; de l'autre, ils propageraient l'enseignement apicole, et en inculquant les bons principes à leurs élèves, ils formeraient de nombreux adeptes qui porteraient dans leurs familles les bons résultats de l'instruction qu'ils auraient acquise. Tirer d'ailleurs parti d'une matière qui ne coûte rien et qui se rencontre sur les arbres et sur les plantes diverses, constitue un fait économique d'une haute importance, digne d'attirer l'attention de tous les hommes de bien amis de leur pays.

A ce titre, MM. les curés de campagne devraient entrer largement dans la voie agricole ; l'intérêt social et la charité publique leur imposent en quelque sorte cette tâche. En effet, ces messieurs, qui sont toujours intelligents et instruits, possèdent tous des jardins, ils pourraient donc obtenir du miel et de la cire gratuitement ; après avoir consommé les quantités dont ils auraient besoin, ils pourraient soulager bien des misères, bien des souffrances ; et, certes, c'est bien là un des beaux côtés de leur mission. Et puis, ne donneraient-ils pas de bons exemples, et tout cela avec un peu de temps qu'ils emploieraient à soigner leur rucher ?

Nous en disons autant pour tous les habitants des campagnes et nous nous étonnons vraiment qu'ils restent insouciant en présence d'une industrie qui pourrait leur procurer de grandes jouissances et des bénéfices certains, à la condition de s'en occuper un peu et d'en étudier les principes généraux.

Mais voyez donc tous ces produits divers exposés au Palais de l'Industrie. Ne sont-ils pas suffisants pour vous inspirer une louable émulation et vous donner le désir de marcher dans la même voie ? Que de délicieux miels exhibés par MM.....

Tous ces miels exhibés montrent que la France est, sous ce rapport, bien supérieure à l'Allemagne.

Nous avons vu aussi de fort belles cires qui deviennent plus ou moins blanches, suivant que les abeilles ont absorbé telle ou telle nourriture. M. Goby, de Grasse, a exhibé des cires arrivées à un degré plus ou moins grand de blancheur par leur exposition plus ou moins longue au soleil ; ainsi, après quinze à dix-huit journées, ces cires étaient devenues entièrement blanches, on pouvait suivre toutes les phases par lesquelles elles avaient passé.

Les hydromels (boissons faites avec le miel) étaient abondants ; nous en avons dégusté plusieurs et nous avons acquis la conviction que l'on pouvait obtenir ainsi une assez bonne boisson. Les alcools étaient généralement médiocres. Les liqueurs au miel de M. Faure-Pomier, de Brioude étaient fort délicates ; de même des marmelades d'abricots, des fruits confits dans lesquelles le sucre est remplacé par le miel.

L'eau-de-vie de miel laisse beaucoup à désirer ; cependant nous avons trouvé une bouteille qui nous a satisfait à la dégustation ; l'eau-de-vie qu'elle contenait provenait-elle bien entièrement du miel ?

Toutes sortes de bonbons au miel fort appétissants étaient étalés aux yeux des visiteurs et nous pouvons ajouter qu'ils ont obtenu un vrai succès. Il est inutile de nous occuper du pain d'épice, qui fait les délices de l'enfant et bien souvent aussi de grandes personnes.

Aussi ne saurions-nous accorder trop d'éloges à M. Carcenac, cet homme de bien et de dévouement qui a fondé des prix pour les instituteurs qui enseignent l'apiculture et qui cultivent les abeilles ; c'est là une louable action, un emploi utile de la fortune qui donne droit à toutes les sympathies publiques. Que de bonnes choses on ferait, si l'on rencontrait sur tous les points des hommes comme M. Carcenac, généreux et amis de leur pays et du progrès auquel ils contribuent pour une large part. En publiant la liste des prix, nous avons fait connaître six noms des instituteurs récompensés et nous voudrions que ces noms fussent inscrits dans toutes les mémoires en caractères ineffaçables, car ils sont le prélude, la première étape du progrès et de la civilisation. Nous regrettons que tous les habitants des campagnes n'aient pas lu les cahiers d'élèves présentés par MM. Martin, instituteur à Abbeville (Seine-et-Oise) ; Mentré, instituteur à Château-Salins (Meurthe) ; Pidelot, instituteur à Alencourt (Meurthe) ; etc., etc.

Citons aussi le Cours pratique d'apiculture de Mr. Hamet ; le Petit Traité spécial de la culture des abeilles, par M. Sagot, curé à Saint-Ouen-l'Aumône (Seine-et-Oise). *les Abeilles*, par M. Bastian, à Wissembourg (Bas-Rhin). Le Petit Traité pratique d'apiculture de M. Chatelain, instituteur à Creuzier-le-Neuf (Allier) ; les Dictées sur l'apiculture de l'école de Betoncourt-lez-Brotte ; la Physiologie de l'abeille, par M. le docteur Monnin, à Mornant (Rhône), etc., etc.

Dira-t-on toujours que l'exposition organisée par la Société d'insectologie agricole n'a donné aucun résultat utile ?

A. DE LAVALETTE.

Journal des Cultivateurs.

PARTI DE LABOUR.

Parti de Labour Annuel du Comté d'Hochelaga.

Nous regrettons que l'encombrement de matières nous ait empêché de donner dans notre dernier numéro, un compte-rendu de ce parti de labour important. Les avantages que possèdent les cultivateurs de ce comté, leur richesse, font qu'on s'attend à trouver chez eux un système perfectionné de culture qui se fait voir dans chacune des opérations de la ferme et par conséquent dans l'art de labourer que l'on considère avec raison comme de première importance. Ceux qui ont vu les laboureurs d'Hochelaga à l'œuvre ont pu se convaincre qu'il est difficile de les surpasser. Il n'est que justice d'ajouter, cependant, que ceux de la Division Montarville, dont on rapportait les exploits la semaine dernière, ne sont nullement disposés à donner la palme à leurs voisins d'Hochelaga. Espérons qu'une occasion sera donnée à ses rudes jouteurs de se mesurer ensemble l'année prochaine.

La réunion s'est faite le 27 octobre dernier, sur la ferme Drummond qui mérite une description spéciale que nous remettons de quelques jours seulement. Il suffira de dire aujourd'hui que l'oncle du présent propriétaire, n'est arrivé dans le pays que de puis 25 ans ; qu'il était sans moyen ; qu'il a d'abord loué une petite terre qu'il achetait plus tard ; qu'il l'a agrandie petit à petit jusqu'à ce qu'il ait réuni 300 acres de terre les mieux cultivées dans la Puissance, sinon en Amérique. Ceux qui veulent visiter une ferme modèle véritable, cultivée par un homme pratique qui a amassé une fortune sans autre spéculation ou moyen que sa culture, n'ont qu'à se donner la peine d'entrer chez M. Drummond ; ils seront satisfaits.

Le terrain, malgré la neige qui en couvrait quelques parties, était très avantageux, sol friable, tourbe se taillant facilement, planches égales, portant le cachet d'un travail perfectionné depuis nombre d'années. Il y eut 73 entrées. Les charmes étaient presque toutes de l'espèce connue sous le nom de *charrue écossaise* (charrue toute en fer et sans avant-train.) Le travail fut partout très bien fait, si ce n'est, cependant, qu'on pouvait remarquer de la négligence en finissant mal les demi-planches. Comme c'est la planche principale seule qui est examinée, il arrive souvent que les laboureurs laissent voir une grande différence dans leur ouvrage. N'est-ce pas là une erreur dont les juges pourraient prendre connaissance ?

On a remarqué que le labour des jeunes gens au-dessous de 21 ans était excellent, égal même au meilleur labour fait ce jour-là ; plusieurs de ces jeunes gens étaient d'origine française ; c'est un progrès qu'il fait plaisir de constater. De fait, les Canadiens-Français, comme le disait au dîner M. Beaubien, Représentant du Comté, doivent leurs premières leçons en agriculture à leurs voisins écossais ; mais aujourd'hui,

dans bien des cas. Il serait difficile de distinguer entre l'ouvrage du maître et celui de l'élève. Les Canadiens ont obtenu plusieurs prix; mais le prix d'honneur, une magnifique charrue écossaise, de la fabrique de M. Jeffrey de Petite-Côte, offerte par M. Louis Beaubien, M. P. P., a été remporté par un des laboureurs de M. Drummond. M. Jos. Courville, laboureur de M. Beaubien a obtenu une mention honorable.

A part les prix offerts pour le labour le mieux fait, la Société en a donné pour le meilleur endos, les meilleures dernières raies, les raies les mieux commencées et les mieux finies, et les meilleurs attelages. Ce sont des innovations que les autres sociétés d'agriculture feraient bien d'adopter.

Au dîner donné par Mde. Drummond aux juges, aux invités et aux laboureurs, M. Beaubien sut rendre justice aux cultivateurs de la Grande-Bretagne établis en Canada. Il montra qu'on leur devait presque toutes les améliorations faites à notre système de culture. Il complimenta à bon droit M. Drummond sur la bonne tenue de sa ferme qui, telle qu'elle est, pourrait servir de ferme modèle de premier ordre. Il démontra avec raison que la classe des cultivateurs dans ce pays peut contribuer plus que tout autre à son avancement. Ils doivent être les meilleurs comme ils sont les plus utiles des citoyens. Il adressa de plus des félicitations à ses compatriotes d'origine française pour les efforts qu'ils font dans la bonne voie, efforts qui, s'ils deviennent généraux, changeront la face du pays et le rendront des plus prospère.

M. Lanouette se plut à reconnaître que nous devons beaucoup aux leçons des cultivateurs écossais; il a lui-même souvent obtenu des prix dans les concours de labours; il doit dire en justice que son premier précepteur dans cet art difficile était écossais. Il espère que la seule rivalité qui existera entre les différentes races sera l'ambition de faire faire à l'agriculture et à l'industrie les plus grands progrès.

M. Ogilvie M. P. P., crut devoir complimenter bien sincèrement M. Beaubien sur les efforts qu'à fait ce monsieur pour améliorer l'agriculture du pays. Il considère que cette question de l'amélioration de l'agriculture est certainement la plus importante pour cette province et doit passer avant toutes les autres. Il félicite tous ceux qui montrent assez de patriotisme pour l'agiter et la tenir constamment devant le public.

Plusieurs autres personnes parlèrent dans le même sens. On se dispersa à une heure avancée, satisfait d'une journée employée d'une manière aussi utile qu'agréable.

Il faisait plaisir de voir au premier rang parmi les juges un Membre des Communes, agriculteur pratique bien connu, qui n'a pas craint dernièrement de faire voir son labour parmi celui des meilleurs laboureurs de la division de Montarville; qui, quand il s'agit en chambre de questions importantes pour le pays montre un jugement aussi sûr que sa main est solide dans son champ. Honneur à ces hommes! Avec de tels patriotes comme représentants du peuple, on

peut à bon droit espérer pour le pays les plus grands progrès.

EXPOSITIONS LOCALES.

Comté de Maskinongé.

Voici la liste des prix accordés à l'exposition agricole et industrielle du comté de Maskinongé, qui a eu lieu le 20 octobre dernier au Village de la Rivière-du-Loup :

Etalons de 4 ans et plus.—1er prix, Joseph Fortier, Rivière-du-Loup; 2me, M. Lamirande, do; 3me, M. Gélinas, do; 4me, Ant. Desjardins, do.

Etalons de 3 ans.—1er prix, Jos. Lavigne, Rivière du Loup; 2me, Aug. Lajoie, St. Justin; 3me, Paul Bellemare, Rivière du Loup.

Juments Poulinières.—1er prix, Laurent Lami; 2me, Pierre Paquin, do; 3me, Frs. Caron, Rivière du Loup; 4me, Paul Désaulniers, do; 5me, Jos. Gravelle, do; 6me, Gabriel Caron, do; 7me, Thélesphore Shilles, Maskinongé; 8me, Désiré Philibert, Ste. Ursule; 9me, Amable Lafrenière, Maskinongé; 10me, Ls. Belama, Rivière du Loup.

Pouliches de 2 ans.—1er prix, Pierre Paquin, St. Léon; 2me, Ed. Voisard, Rivière du Loup; 3me, Ph. Desaulniers, do; 4me, Désiré Chevalier, do; 5me, Thomas Jocques, do; 6me, Thélesphore Shiller, Maskinongé.

Pouliches de 1 an.—1er prix, J. Bte. Damfousse, St. Léon; 2me, Paul Désaulniers, Rivière du Loup; 3me, F. X. Lambert, do; 4me, R. Lambert, do.

Pouins de 2 ans.—1er prix, O. Bélanger, Maskinongé; 2me, Victor Picotte, Sts. Ursule; 3me, Ls. Pratte, Rivière du Loup; 4me, Amable Lafrenière, Maskinongé.

Pouins de 1 an.—1er prix, Désiré Chevalier, Rivière du Loup; 2me, Chs. Plante, St. Léon; 3me, Max. Masse, Rivière du Loup; 4me, Ls. Paquin, St. Léon.

Juments sans poulin.—1er prix, Ant. Damfousse, St. Léon; 2me, F. R. Chrétien, Ste. Ursule; 3me, Jos. Fortier, Rivière du Loup; 4me, A. L. Augé, (fils de Désiré), do; 5me, A. L. Augé, (fils de Prudent), do.

Taureaux de 2 ans.—1er prix, R. Lambert, Rivière du Loup; 2me, Ls. Caron, do; 3me, L. Bellemare, do; 4me, Chs. Bellemare, do; 5me, X. Lambert, (Chacoura) do.

Taureaux de 1 an.—1er prix, N. Pratte, Rivière du Loup; 2me, Ls. Bétand, do; 3me, Ths. Caron, do; 4me, Henri Béland, do.

Vaches à lait.—1er prix, Ls. Caron, Rivière du Loup; 2me, Ant. Lesage, do; 3me, F. X. Lambert, do; 4me, Max. Bonnet, do; 5me, A. L. Augé (fils de Désiré), do; 6me, Henri Béland, do.

Taures de 2 ans.—1er prix, R. Lambert, Rivière du Loup; 2me, Hercule Gagnon, do; 4me, Ed. Caron, do; 4me, M. A. Hernois, do.

Taures de 1 an.—1er prix, F. X. Lambert, Rivière du Loup; 2me, R. Fortier, do; 3me, Ed. Caron, do; 4me, R. Lambert, do.

Taureaux du printemps.—1er prix, Amable Bastien, Maskinongé; 2me, Chs. Jacques, Rivière du Loup; 3me, Isidore Béland, do.

Genisses du printemps.—1er prix, R. Fortier, Rivière du Loup; 2me, Frs. G. Caron, do; 3me, A. L. Augé, (fils de Désiré), do.

Béliers de 2 ans et plus.—1er prix, X. Lambert (Chacoura), Rivière du Loup; 2me, R. Lambert, do; 3me, Michel Boisvert, do; 4me, Léon Béland, do; 5me, Ant. Damfousse, St. Léon; 6me, Elie Pichette, do; 7me, Ant. Lesage, Rivière du Loup; 8me, Xavier Doyon, Ste. Ursule.

Béliers de 1 an.—1er prix, Rémi Caron, St. Léon; 2me, A. L. Augé, (fils de P.), Rivière du Loup; 3me, Paul Bellemare, do; 4me, J. B. Bergeron, St. Léon; 5me, Ant. Gagnon, St. Justin; 6me, Pierre Bergeron, Rivière du

Loup; 7me, F. X. Lambert, do; 8me, Elzéar Barrette, St. Léon.

Béliers du printemps.—1er prix, X. Lambert (Chacoura), Rivière du Loup; 2me, Jos. Lesage, St. Léon; 3me, Félix Lafèche, père, Rivière du Loup; 4me, F. X. Lambert, do; 5me, Ls. Brissette, Ste. Ursule; 6me, Ed. Caron, Rivière du Loup; 7me, Rémi Caron, St. Léon; 8me, Ed. Masse, Rivière du Loup.

Brebis de 1 an et plus.—1er prix, Ls. Brissette, Ste. Ursule; 2me, Michel Boisvert, Rivière du Loup; 3me, F. X. Lambert, do; 4me, R. Lambert, do; 5me, Ed. Caron, do; 6me, Félix Lafèche, père, do; 7me, Moysse Houde, do; 8me, Ls. Paquin, St. Léon.

Brebis du printemps.—1er prix, Ed. Caron, Rivière du Loup; 2me, Ant. Arceneau, do; 3me, F. X. Lambert, do; 4me, Léon Béland, do; 5me, Ls. Paquin, St. Léon; 6me, X. Lambert (Chacoura), Rivière du Loup; 7me, Rémi Caron, St. Léon; 8me, X. Loranger, do.

Vérats du printemps.—1er prix, Chs. Plante, St. Léon; 2me, Pierre Paquin, do; 3me, Chs. Jacques, Rivière du Loup; 4me, F. X. Lambert, do.

Truies avec 2 petits.—1er prix, Jude Lafèche, Rivière du Loup; 2me, F. X. Lambert, do; 3me, Henri Béland, do; 4me, Isidore Béland, do.

Toile du pays.—1er prix Léon Béland, R. du Loup, 2nd X. Lambert (Chacoura); 3me Hercule Lesage, do, 4e Pierre Laurent, do, 5e Avila Paille, St. Léon, 6e Etienne Laurent, R. du Loup, 7e Antoine Desjardins, Rivière du Loup.

Etoffe légère non foulée.—1er prix Frs. Caron, R. du Loup, 2nd X. Lambert (Chacoura) do, 3e M. Lessard, St. Paulin, 4e Jos. Lesage, St. Léon, 5e Léon Béland, R. du Loup, 6me Etienne Laurent, do, 7e Alexis St. Onge, St. Léon.

Etoffe légère demie foulée.—1er prix Hercule Lesage, R. du Loup, 2nd Léon Béland, do, 3e Ant. Legris, do, 4e Ol. Béland, do, 5e Joseph Damfousse, do, 6e Moysse Caron, père R. du Loup, 7e Amable Lemire, Maskinongé.

Flanelle blanche.—1er prix X. Lambert (Chacoura) R. du Loup, 2nd Hercule Lesage, 3e Isidore Béland, do, 4e Léon Béland, do, 5e X. Delaunay, St. Léon, 6e Jos. Voisard, do, 7me Ant. Legris, R. du Loup.

Flanelle de couleur.—1er prix X. Lambert (Chacoura), R. du Loup, 2nd Hercule Lesage, do, 3e Léon Béland, do, 4e Charles Jacques, do, 5e J. Bte. Dambert, fils, Ste. Ursule, 6me Edouard Clairmont, R. du Loup, 7e M. Lessard St. Paulin.

Etoffe foulée.—1er prix Ant. Legris, R. du Loup, 2nd Léon Béland, do, 3e Moysse Caron, fils, do, 4e Joseph Fortin, do, 5e Rémi Caron, St. Léon, 6e Henri Béland, R. du Loup, 7me Isaac Ferron, do.

Châle ou chappe de laine.—1er prix X. Lambert, (Chacoura) Rivière du Loup, 2nd Hercule Lesage, do, 3e Léon Béland, do, 4e X. Loranger, St. Léon.

Couvertes (prix extra).—1er L. J. Bourret, R. du Loup, 2nd Jos. Voisard, St. Léon, 3me Etienne Laurent, R. du Loup, 4e Frs Caron, do.

Beurre salé.—1er prix Jos. Lesage St. Léon, 2nd Isidore Béland, R. du Loup, 3e Honoré Béland, do, 4e R. Lambert, do, 5e P. Désaulniers, do, 6e L. Béland, do, 7 Ls. Béland, do, 8e Ant. Desjardins, do.

Fromage (prix extra).—1er Chs. Jacques, R. du Loup, 2nd Frs. Caron, do.

Sucre du pays.—1er prix Jos. Lefebvre, R. du Loup, 2nd Léon Béland, do, 3e F. Régnière St. Paulin, 4e Laurent Lami, St. Léon, 5e Victore Picotte, Ste. Ursule.

Tabac.—1er prix, Léon Béland, R. du Loup, 2nd David Gravelle, do, 3e Antoine Lesage, do, 4e Antoins Arseneau, do, 5e Joseph Fortin, do, 6e Toussaint Lupien.

Belleraves à vaches.—1er prix, R. Lambert, R. du Loup, 2nd Toussaint Lupien, do, 3me Ludger Bellemare, do, 4e Michel Marineau do.

Carottes.—1er prix, L. Bellemare, R. du Loup, 2nd Jos. Fortin, do, 3e Toussaint Lupo, do, 4e Ed. Caron, do.

Navets.—1er prix, J. Bt. Lambert, Ste. Ursule, 2nd M. Lessard, St. Paulin, 3e Gabriel Caron, R. du Loup, 4e H. Coulombe, do.

Oignons.—1er prix Iudger Bellemare, R. du Loup, 2nd Ls. Brissette, Ste. Ursule, 3e Mase Lavoie, R. du Loup, 4e F. X. Douret, do.

Ed. CARON,
S. T. S. A. C. M.

Rivière du Loup, 2 nov, 1869.

COIN DU FEU.

Le Conseil agricole devra avoir sa prochaine réunion le 18 courant.

NOUVEAU CHEMIN DE FER.—Le maire d'Inverness, comté de Mégantic, a convoqué une assemblée des habitants des cantons de Inverness, Leeds, Somerset nord, Irland, Halifax sud et Wolsfown, afin de considérer l'opportunité de construire un chemin à lisses de la station de Bécancour à Inverness, et de là, à travers les cantons déjà cités. L'assemblée a dû avoir lieu mardi, le deux du courant. Nous n'en connaissons pas encore le résultat.

Demande sera faite à la prochaine session de la législature provinciale pour incorporer la compagnie de ce chemin—*L'Union des Cantons de l'Est.*

On a passé une résolution à la dernière session du Congrès, autorisant le président à conférer avec le Gouvernement Canadien dans le but de renouer un nouveau traité de réciprocité. Le président autorisa ensuite le secrétaire Fish d'entrer en pourparlers avec les représentants du Gouvernement Canadien et d'agir au nom du Gouvernement Américain. M. Rose fut délégué par notre administration et il s'est entendu avec M. Fish sur les stipulations d'un traité, qui devra être soumis à la prochaine session du Congrès.

NOS BRAVES.—On nous écrit de Rome en date du 21 Octobre : "Nos compatriotes sont arrivés hier à 3½ heures.

Dès la veille plusieurs zouaves étaient allés à leur rencontre à Civita-Vecchia. Hier, à 6 heures, le bateau entra dans le port. Trop tard débarqués pour prendre le train du matin, il leur fallait attendre celui de 3 heures p. m. Pendant que M. l'Aumonier et l'adjudant de recrutement, M. Caulier, s'abouchaient avec les autorités pour avoir un train spécial, on annonça que le steamer du Roi de Naples entra dans le port, et qu'il (le Roi de Naples), partait immédiatement pour Rome. M. Moreau fit mander à François II la permission d'ajouter quelques wagons au train spécial qui devait le conduire à Rome. Non-seulement il l'accorda, mais fit même prier M. l'Aumonier de prendre place dans le wagon royal. M. l'Aumonier crut devoir refuser et demeura avec ses zouaves.

Pendant qu'à Civita-Vecchia, tout se préparait pour le départ, à Rome on faisait des préparatifs de réception. Le cercle avait été restauré, tapissé, repeint, *guirlandé*. Notre drapeau était déployé et flottait gracieusement entre les bustes de Pie IX et de Lamoricière.

Tous les Canadiens à Rome s'étaient rendus à la gare, où beaucoup de zouaves les avaient joints. La musique du Régiment avait eu ordre de sortir, et bien qu'il plut à verse, avait dû se rendre à la station du chemin de fer. Le Lieutenant-Colonel de Charette, le commandant de Saisy, et une foule d'officiers étaient aussi présents.

À 3½ heures, le sifflet annonça que nous arrivions à Rome, et les cris partis de la station nous prouvèrent que l'on nous attendait.

Après les premiers embrassements, les poignées de mains échangées de part et d'autre, leur commandant, M. Guibault, les fit mettre sur deux rangs, puis sur quatre, et le Colonel ayant donné l'ordre de partir, M. Guibault le répéta à son détachement. Presque tous les anglais zouaves étaient venus à la rencontre de nos compatriotes et paraissaient charmés d'entendre les commandements militaires dans la langue de leur pays et le témoignaient par leurs : "*Bravo for the Canadian boys.*"

Le "Castor" que l'on portait en tête du corps a fait un effet monstre. C'était assurément la première fois que le Castor apparaissait dans la Ville Eternelle. Les Italiens étaient tout yeux pour regarder et Castor et Canadiens, et n'avaient pas de mots pour nommer cet animal inconnu (le Castor). On s'accorde maintenant à l'appeler "il Castore."

On les fit défiler par le "Corso" et la Place "Calonna," et on les conduisit, musique en tête, au Cercle Canadien. M. de Charrette qui s'était placé sur la place Calonna pour les voir passer, était déjà rendu au Cercle, quand nous arrivâmes.

Les musiciens et les clairons furent invités à prendre un verre de vin, ce qu'ils ne purent refuser.

Après avoir mangé un morceau, nos jeunes compagnons furent divisés en deux partis. Le second dépot en prit quarante, et le troisième le reste. De suite après, ils furent conduits à leurs casernes respectives.

Le soir ils revinrent au cercle et nous dûs gustâmes avec eux quelques bonnes pipes de tabac Canadien, tout en causant du pays.

Fallait voir comme M. Moreau était tourmenté; chacun voulait avoir ses renseignements, qui sur son père, qui sur sa mère, l'un s'informait de son frère, l'autre de sa sœur; c'était à n'y rien comprendre et M. Moreau cependant trouvait moyen d'avoir un mot pour tous.

Nos jeunes compagnons sont de beaux jeunes gens; hommes robustes et bien faits pour la plupart et capables de supporter les fatigues et les misères du métier et faire honneur au corps dans lequel ils sont venus si généreusement s'enroler. Le Colonel en paraît satisfait et le témoigne à qui veut l'entendre.

Toute cette belle réception que l'on a fait à ce nouveau détachement, venait d'un ordre donné par le Général Kanzler, qui même avait envoyé son aide de camp, jusqu'à Civita Vecchia au devant du détachement.

Sans nul doute que toutes ces marques de sympathie que l'on nous témoigne aussi ouvertement, excitent la jalousie de quelques uns de nos compagnons d'armes; mais nous ne nous en occupons pas, nous allons droit notre chemin, fidèles que nous sommes à notre devise.

Leur voyage s'est effectué heureusement, peu ont été malades.

Hier matin s'est dite à "St. Lorenzo" la messe anniversaire des frères Dufournel victimes de la campagne de 1867.

Après la messe le Lieutenant Colonel de Charrette, fit appeler tous les canadiens qui étaient présents, les conduisit dans un certain endroit du cimetière qui se trouve dans d'anciennes catacombes et leur dit que c'était là qu'il voulait que les Canadiens eussent un tombeau commun, ajoutant que des hommes qui se soutenaient autant pendant la vie ne devaient pas être séparés après la mort.

Ainsi nous aurons à Rome un tombeau commun qui rappellera aux générations futures le dévouement de notre pays.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE PAYS DE L'OR

PAR

HENRI CONSCIENCE.

II.

LE DÉPART.

(Suite.)

—De quel pays êtes-vous? A votre langage, on dirait que vous venez de Malines? demanda Jean.

—Vous l'avez presque deviné. Je suis Donat Kwik, un fils de paysan de Natten-Haesdonck, au delà de Rupelmonde, dans le petit Brabant, dit l'autre en bredouillant très-vite. Ma tante est morte; j'ai hérité, mais pas assez, à mon goût. Je vais chercher de l'or. A mon retour, je me marie avec Hélène, la fille du notaire, ou avec Trine, la fille du bourgmestre, ou avec la demoiselle du château. Je ramasserai tant d'or, tant, tant, que je pourrai acheter tout le village!

Jean se retourna, en haussant les épaules, vers son ami Victor, qui répondait encore par signes au tendre adieu qu'on lui envoyait du quai, et il le plaisanta sur la visible émotion de Lucie et sur sa profonde affection pour lui.

Donat vint interrompre la conversation. Il montra aux deux amis un morceau de papier imprimé :

—Camarades, voyez un peu ceci..., dit-il.

—Vous devenez ennuyeux avec vos *camarades!* murmura Jean d'un ton courroucé.

—Eh bien, je dirai, *messieurs*, puisque vous le voulez absolument, quoique je ne sois pas pauvre non plus. Allons, ne faisons pas tant de compliments; vous devriez me dire *messieurs*, ce que je tiens ici en main.

—C'est un billet de banque anglais de cinq livres, mon ami, répondit Victor.

—Oui, mais en francs?

—Quelle chose de plus que cent vingt-cinq francs.

—J'avais peur, pardieu! que le vieux juif chez lequel j'ai changé mon argent ne m'eût fourré en main des chiffons de papier.

—En avez-vous beaucoup de cette espèce? demanda Victor en souriant.

Le paysan regarda les matelots avec dédain, et dit mystérieusement à l'oreille des deux amis :

—J'en ai quatre : le reste de mon héritage. J'aurais bien pu placer ces cinq cents francs à intérêt chez l'agent d'affaires de notre village; mais on ne peut savoir ce qui arrivera là-bas; la prudence est la mère de la porcelaine. Si nous étions dupés et si nous ne trouvions pas d'or? Ce n'est pas Donat qui mourra de faim le premier; il a une poire pour la soif. Il faut que vous sachiez, *messieurs*, que je suis malin, beaucoup trop malin quelquefois!

La barque atteignit le navire, et les voyageurs furent salués par une salve d'applaudissements. Le *Jonas* avait déjà levé l'ancre et tendu ses voiles. Bientôt il prit le vent et avança sous l'impulsion d'une fraîche brise.

Alors, le navire lâcha sa bordée pour dire adieu à la ville d'Anvers; les canots du fort répondirent à ce salut, les marins agitaient leurs drapeaux sur les mâts, les passagers remplissaient l'air de leurs cris de triomphe, les quais retentissaient des souhaits de bonheur de la foule; et le *Jonas* glissa majestueusement en avant, au bruit du canon qui grondait et des gigantesques acclamations des milliers de spectateurs.

Donat Kwik était le plus en train; il bondissait de droite à gauche comme un incensé, les bras levés et criait : "Hourra! hourra!" d'une voix si forte, que ses cris retentissaient

au-dessus de ceux des autres passagers, pareils au braiment d'un âne. Comme il heurtait tout le monde, il recevait par-ci par-là un coup de poing dans le dos ou un coup de pied dans les jambes ; mais il n'y faisait pas attention et beuglait à perdre haleine.

Il remarqua ses deux compagnons de la barque qui, debout derrière la batterie, se montraient sur le quai l'endroit où ils croyaient que se trouvaient leurs parents, quoique la foule n'apparue plus à leurs yeux que comme une tache noire confuse. Donat passa la tête entre eux et dit grossièrement :

— Eh ! eh ! pardieu, camarades, sommes-nous malades ? Je veux dire : Messieurs, avons-nous du chagrin ?

— Sur ma parole, dit Jean courroucé, si tu continues à nous ennuyer, je te casse le cou, entends-tu, Donat Kwik ?

— Mais il n'y a par là-dessus, dans la troisième classe, âme qui vive pour me comprendre ! répondit Donat. Ils sont aussi stupides que des veaux ; ils baragouinent un patois inintelligible, et ils ne connaissent même pas un mot de flamand.

— C'est égal, va-t'en te dis-je !

Le paysan, voyant que c'était sérieux, s'éloigna en traînant les jambes et grommela en lui-même.

— Qu'ils sont fiers, ces messieurs de la ville ! Comme si je ne devais pas trouver autant d'or qu'eux, et même davantage. Si mes compatriotes ne veulent pas causer avec moi, je serai donc obligé de me coudre la bouche ? Allez, allons, vive la joie ! ... Hourra ! vive la Californie !

Et, tournant sur lui-même comme une toupie et balançant les bras comme un moulin à vent, il sauta au milieu d'un groupe de gens joyeux.

En ce moment, le Jonas tourna derrière la Tête de-Flandre, et la ville d'Anvers disparut aux regards des passagers. Les voiles s'enflèrent sous un vent favorable. Le joli brick pencha légèrement de côté et s'élança avec un redoublement de vitesse à travers les vagues agitées.

— Viens, Victor, dit Jean en prenant la main de son ami, descendons pour dire un mot à nos provisions et déboucher une bouteille de mère.

— Oui, oui, répondit Victor avec enthousiasme, l'heureux voyage est commencé. Hourra ! buvons un coup là-dessus ! L'avenir nous appartient.

Pendant qu'ils parlaient de leurs projets et de leurs espérances en buvant un verre dans l'entrepont, le Jonas descendait le cours de l'Escaut jusqu'à la hauteur de Calloo, où on laissa tomber l'ancre pour attendre la marée du lendemain.

Le capitaine, malgré son air dur et sévère, se montrait fort aimable envers les passagers. Il semblait les encourager à passer encore la dernière heure du jour dans la gaieté ; serait en se promenant, la main aux uns, offrant aux autres d'excellents cigares, et fit même monter quelques bouteilles de rhum, pour en verser un verre à ceux qui le désiraient. Un murmure approbateur s'élevait sur son passage, et le cri de " Vive notre brave capitaine ! " retentissait autour de lui.

Pendant ce temps, les matelots échangeaient entre eux des regards mystérieux, et semblaient se dire que les manières amicales du capitaine cachaient un secret.

Le capitaine laissa les passagers s'amuser jusqu'à dix heures du soir ; mais alors il leur fit comprendre, avec bonté, que chacun devait aller se coucher dans la cabine qui lui était désignée. On aida des gens fatigués à trouver leur lit, et le silence le plus complet régna enfin sur le pont.

Vers minuit, les barques quittèrent silencieusement le bâtiment et se dirigèrent vers la côte flamande de l'Escaut ; puis revinrent aussitôt mystérieusement avec de nouveaux passagers. Immédiatement après, les marins, s'éclairant

au moyen de lanternes, tirèrent d'une cachette des planches de sapin, et se mirent à clouer et marteler si fort, que le pont en fut ébranlé. Ce travail nocturne avait pour but d'ajuster, au moyen de ces planches préparées d'avance, des lits pour les nouveaux arrivants. Les passagers, endormis dans leurs cabines, ne s'étonnèrent guère de ce vacarme, car on avait eu la précaution de les aveugler que, pendant la nuit, on construirait, pour leur facilité, une nouvelle cuisine.

Il existe dans le port d'Anvers, comme ailleurs, des réglemens qui déterminent le nombre de voyageurs qu'un bâtiment peut prendre en raison de sa grandeur. Une commission visite les navires avant leur départ, compte les voyageurs, mesure la place assignée à chacun d'eux dans l'entre-pont, et pèse et examine les provisions, pour s'assurer que les personnes qui s'embarquent ne manqueront ni d'espace ni de la nourriture suffisante. Sur le Jonas, on avait trouvé assez d'espace, des provisions plus qu'il n'en fallait et tout était en règle pour cent hommes, sans compter les matelots. Mais, pendant que la commission inspectrice achevait sa visite par les mots sacramentels : *All right !* le dernier convoi du chemin de fer de la Flandre amena encore une cinquantaine de chercheurs d'or, tous Français, des environs de Lille et de Douai, qui furent conduits à Calloo par des gens apostés à cet effet, pour s'embarquer secrètement à minuit sur le Jonas. Le résultat de cette fraude était un bénéfice net de trente ou quarante mille francs pour celui en faveur duquel elle avait été pratiquée ; car on recevait le prix du voyage de cinquante passagers que, d'après les dispositions de la loi, l'on ne pouvait pas prendre à bord.

L'accumulation de tant de monde pouvait être une cause de grande gêne ; mais le capitaine semblait s'en inquiéter fort peu. Il répondit à une remarque de son pilote :

— Cela ira, Corneille. Il y a assez de provisions ; on diminuera la ration ; si c'est nécessaire.

— Mais l'eau, capitaine ? Il n'y en a pas la moitié de ce qu'il faut pour tant de monde !

— Je le sais, Corneille. Cela prend trop de place ; nous renouvelerons notre provision dans le premier port d'Amérique.

— Les passagers ne seront pas peu étonnés de l'arrivée de tant de nouveaux compagnons...

— Bah ! cela importe peu, si nous pouvons seulement prévenir les plaintes jusqu'à ce que nous soyons sortis de l'Escaut... Une fois en pleine mer, je saurai bien leur fermer le museau. — Dis à Jacques, le cuisinier en chef, d'allumer le feu tout à l'heure et de faire cuire des biftecks pour tous. On leur donnera à leur déjeuner un bon verre de rhum. Tu verras, Corneille, la venue de ces nouveaux compagnons ne fera que les réjouir. Veille à ce que tout soit prêt pour lever l'ancre à la première leur du jour. Le bâtiment doit être sous voiles avant que les passagers aient quitté leurs cabines.

Le pilote se dirigea vers l'autre extrémité du pont pour aller trouver le cuisinier en chef ; il se frottait les mains en marchant et chantonnait entre ses dents :

Plus on est de fous, plus on rit !

Plus on est...

Mais le capitaine, irrité de cette raillerie, interrompit la chanson en criant :

— Tais ton bec !

— Oui, capitaine.

III

SUR L'ESCAUT

Lorsque la plupart des voyageurs parurent sur le pont, le Jonas avait déjà fait deux ou trois lieues de chemin. Quelques-uns témoignèrent bien leur étonnement à la vue de tant de nouveaux compagnons, et plusieurs même semblèrent soupçonner la fraude ; mais le capitaine leur fit croire que c'étaient des voyageurs

attardés compris dans l'équipage, qui avaient manqué le convoi et étaient ainsi arrivés trop tard. Les succulents biftecks et le bon coup de rhum convainquirent les plus défiant ; et, comme les nouveaux venus paraissaient être de gais compagnons, on oublia bientôt leur arrivée inopportune et on chanta, comme avait fait le pilote :

Plus on est de fous, plus on rit !

La joyeuse vie recommença ; on dansa et sauta de nouveau.

Cette fois, cependant, Donat Kwik n'eut pas grande envie de partager la joie générale. Les deux Anversois le trouvèrent tristement assis dans un coin, la tête dans les mains, et Victor lui demanda par compassion ce qu'il avait.

— Je suis malade, messieurs, répondit le paysan, malade comme un cheval, de la bière d'orge d'Anvers, du genièvre brun que cet empoisonneur de capitaine m'a fait boire hier au soir. Ah ! ma pauvre tête ! Il y a là dedans trois ou quatre hommes occupés à battre le blé. Que ne suis-je en ce moment dans notre grenier à foin de Natten-Haesdonck ! Car en bas, dans cette étable de cochons, une marmotte même ne pourrait dormir. Toute la nuit j'ai eu le cauchemar. Il y avait sur mon estomac un bloc d'or grand comme une meule... Ce maudit genièvre du capitaine ! Aïe ! aïe ! ma poitrine brûle ; je ne donne plus dix sous de ma vie !

— C'est une suite naturelle de votre ivresse, dit Jean en raillant ; c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre ; puisque vous l'avez bu, vous devez le cuver avec patience.

Victor, qui était très-compatissant, lui prit la main et le consola en lui promettant que son mal guérirait bien vite.

— Puis-je savoir, s'il vous plaît, à qui j'ai l'honneur de parler ? demanda Donat.

— Je me nomme Victor Roozeman.

Et ce monsieur-là ?

— C'est mon ami Jean Creps.

Et bien, monsieur Roozeman, je vous remercie du fond de mon cœur de votre bonté. J'ai été grossier et stupide hier, n'est-ce pas ? Pardonnez-le-moi, messieurs, cela ne m'arrivera plus.

Je sais lire et écrire, je suis bien élevé et je connais mon monde. Lorsque je serai guéri, permettez-moi d'échanger de temps en temps une parole avec vous. Il faut toujours que je cause avec moi-même, et je ne suis pas assez éloquent pour y trouver du plaisir... Oh ! mon Dieu, ma tête, ma tête brûle !

Les deux amis lui dirent encore quelques paroles encourageantes, et continuèrent leur promenade.

Pendant ce temps, le Jonas, poussé par un vent frais, descendait majestueusement l'Escaut.

L'essai des passagers étaient encore plus agité que la veille. On avait diné pour la première fois sur le navire, un diné abondant et appétissant : du rosbif et des légumes frais pour tous, et même quelques poulets rôtis pour les délicats des deux premières classes. Là-dessus, les passagers avaient pris leur ration de vin ou de liqueurs fortes, et, sous l'influence de cette légère émotion qui, chez quelques-uns, dégénérât en une ivresse complète, les esprits étaient montés à un degré d'excitation extraordinaire.

Le pilote essaya enfin de faire régner un peu d'ordre sur le pont ; mais on reçut ses avis et ses ordres en se moquant de lui, en riant et en dansant. Il alla, tout courroucé, du côté du gouvernail, où le capitaine contemplait avec un sourcil l'animation des passagers en gaieté. Il répondit à la plainte du pilote.

— Laisse-les faire, Corneille. Vois-tu là-bas ces nuages monter sur la mer ? Le vent s'élèvera et aussitôt que le Jonas commencera à danser, ce sera fini de tout ce vacarme.

En ce moment, Donat Kwik accourut, pâle et défait, vers Jean et Victor, qui contempiaient en causant le arge fleuve. Le paysan

se laissa tomber à genoux devant eux, et éleva les mains d'un air suppliant.

—Pour l'amour de Dieu ! dit-il, ayez compassion d'un pauvre Flamand ! Je vais mourir, je suis empoisonné...

Le sensible Victor, croyant à la possibilité d'un malheur, releva Donat Kwik, le prit dans ses bras et lui demanda avec intérêt ce qui lui était arrivé.

—Ah ! mon bon monsieur Roozeman, ah ! monsieur Creps, je n'étais pas bien, vous savez de quoi, gémit le paysan. Il ne me comprennent pas en bas ; ils se moquent de moi et rient de ma souffrance. Il y a quelqu'un qui est allé chercher le médecin, et il est venu un homme avec un gros nez rouge. Il m'a versé dans le corps un demi-litre de cette exécration d'eau salée ; et une poudre rouge, du poivre d'Espagne, je connais cela, ça sert à faire trotter les ânes. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je suis empoisonné, soyez-en sûrs, mon âme va quitter mon corps. A l'aide ! à l'aide !

—Bah ! ne voyez-vous pas, messieurs, que cet imbécile a le mal de mer ? dit un Allemand en passant.

Cette remarque amena un sourire sur les lèvres des deux amis, et il se disposaient à convaincre Donat que son indisposition se passerait d'elle-même ; mais le pauvre garçon sentit une terrible crampe d'estomac, porta ses deux mains à sa poitrine et s'enfuit dans l'entre-pont pour se cacher.

Comme le capitaine l'avait prédit, le ciel se couvrait peu à peu de petits nuages, et le vent, quoique déjà favorable, gagna en force ; l'eau commença à s'élever et le *Jonas* dansa gracieusement sur les vagues qui accouraient à sa rencontre de la pleine mer.

Le capitaine marcha vers le pilote et lui dit :

—La fin de cette folle kermesse est arrivée, Corneille ; qu'on prépare des seaux et des cuves. Il y en a déjà une vingtaine là-bas couchés avec la tête au-dessus de la mer. Vite ! sinon ils vont faire là-dessous un affreux gâchis.

En effet, la joie et les chansons s'éteignirent en peu de temps. Bientôt plus de la moitié des passagers furent pris de violentes douleurs d'entrailles et de crampes d'estomac ; ils étaient pâles comme des cadavres, et, pendant les moments de répit que leur laissaient leurs souffrances, ils interrogeaient l'espace d'un regard égaré et stupide, comme pour lui demander l'explication de ce mal mystérieux qui avait refroidi si soudainement leur enthousiasme et soufflé sur leur joie. L'Océan, dont le nébuleux horizon leur apparaissait au loin, leur avait envoyé son message ordinaire, le mal de mer, pour leur souhaiter la bienvenue sur la plaine liquide. Victor en avait été atteint un des premiers ; il était silencieusement courbé au-dessus du bord du navire, et quand ses souffrances diminuaient, il s'efforçait quelquefois de répondre par un sourire aux consolations de Jean ; celui-ci, qui était encore en bonne santé, prit enfin son ami par le bras pour le conduire dans sa cabine et l'aider à se mettre au lit. Pendant qu'ils descendaient, Victor lui dit :

—Ce n'est rien, Jean, je sais bien que cela se passera ; mais cependant tu ne peux imaginer comme ce mal étonnant abat et torture l'homme. Je comprends que tu ries, j'ai ri aussi du pauvre Donat, mais c'est...

Une nouvelle crampe étouffa la parole sur ses lèvres. Jean allait de nouveau répondre à ses plaintes par des railleries ; mais il sentit à son tour que le cœur lui tournait, et le violent effort qu'il fit pour surmonter le mal mouilla son front d'une sueur froide.

—Viens, viens, Victor, dit-il, descendons. Ce malencontreux mal de mer ne se trouvait pas sur le prospectus ; pas de roses sans épines ; cela se passera en dormant.

(A continuer.)

Rapport Officiel des divers Marchés de la P. de Québec.

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 17 Novembre 1869.

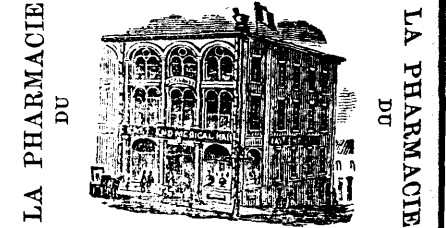
PRODUITS.	Montréal.		St. Hyacinthe.	
	DE	A	DE	A
	\$ c.	\$ c.	\$ c.	\$ c.
FARINE EN QUART—				
Superfine Extra.....	5 00	5 25	5 50	5 25
Extra.....	4 80	4 90	5 00	5 00
de Goût.....	4 75	4 80	4 80	4 80
Sup. No. 1.....	4 45	4 47	4 50	4 50
do do forte.....	4 70	4 90	4 85	4 85
do No. 2.....	4 10	4 20	4 45	4 45
Recoupe (Gru).....
Son, 100 lb.....	2 40	2 50	2 30	2 40
FARINE de Blé—100 lb				
" Avoine.....	2 10	2 00	2 00	2 00
" Blé-d'Inde.....	1 00	1 00	1 00	1 00
" Sarrasin.....	1 60	1 70	1 60	1 60
" Pois.....
" Seigle.....
Grains moulus mélangés—				
GRAINS ET GRAINES—				
Pois..... minot	1 40	1 50	1 30	1 30
Orges.....	0 50	0 55	0 43	0 55
Seigle.....
Sarrasin.....	0 50	0 55	0 45	0 50
Blé d'Inde.....	0 90	1 00	0 70	0 80
Lin.....	1 60	1 70	1 30	1 35
Mill.....	2 00	2 25
VIANDES—				
BOIS DE CORDE, CHARBON, TOURBE—				
Boeuf No. 1..... 100 lb	6 00	8 00	4 50	5 00
do 2.....	3 50	3 00
do 3.....
do la livre.....	9 00	18 00	0 05	0 07
Veau..... lb	7 00	12 00	0 65	0 70
Mouton..... lb	7 00	12 00	0 65	0 70
Agneau quartier.....	10 00	11 00	0 30	0 35
Lard frais, 100 lb.....	10 50	11 00	11 00	11 50
do do la livre.....	12 00	13 00	0 14	0 15
do salé, 100 lb.....	13 00	0 14
do do la livre.....	0 16	0 18
Jambons.....
VOILURES—				
Dindes..... couple	1 00	1 40	1 00	1 25
Oies.....	1 00	1 20	0 80	1 00
Canards.....	0 60	0 70	0 45	0 50
Poules.....	0 50	0 60	0 35	0 40
Poulets.....	0 40	0 60	0 25	0 30
Pigeons.....	20 00	25 00	0 15	0 20
GIBIER—				
Canard sauvage couple	0 40	0 75
Ontarides.....
Pleviers.....	0 40	0 45
Perdrix.....	0 60	0 70	0 50
Becasses.....	25 00	30 00
Becassines.....	0 40	0 45
Coqs de Bruyère.....	0 75	0 80
Tourtes.....	0 25	0 30
Lièvres.....	25 00	33 00	0 12
Lapins.....
Original..... lb	0 10
POISSON—				
Morue fraîche..... lb	5 00	00 00	0 5	0 5
Saumon.....	0 10
Truite.....	0 8
Anguille fraîche.....
Doré.....
LÉGUMES—				
Pommes de terre..... mt.	0 50	0 60	0 50	0 50
Oignons.....	1 00	1 20	0 70	0 60
Panets.....	0 60
Carottes.....	0 60
Betteraves.....	0 60
Navets.....	0 60
Choux de Siam.....
Choux..... pomme	10 00	12 00
Laits.....	0 8
Céleri, pied.....	0 10
LAITERIE—				
Beurre frais..... lb	0 25	0 30	0 20	0 21
do salé.....	0 16	0 18	0 15	0 17
Fromage.....
FRUITS—				
Pommes minot.....	1 00	1 25	0 75	1 00
Poires.....
Bleuet.....
Prunes..... pinte
Cerises.....
Fraises.....
Groselles.....
Gadottes.....
DIVERS—				
Sucre d'étable..... lb	0 20	0 22	0 18	0 20
Miel.....	0 9	0 10	0 10
Saindoux.....	18 00	20 00	20 00	0 10
Suif.....	0 10
Laine.....	0 25	0 30
BOIS DE CORDE, CHARBON, TOURBE—				
Erable, 3 1/2 pieds.....	5 00
Merisier.....	3 00	3 50
Hêtre.....	2 50	2 75
Bois franc mêlé.....	2 50	2 50
" moux.....	2 00
Épinette rouge.....	2 50
Charbon, 2000 lb.....
BESTIAUX—				
Boeuf, 1re qualité, 100 lb	6 00	7 00
" 2e.....	5 00	6 00
" 3e.....	4 50	5 00
Veaux.....	4 00	12 00
Vache à lait.....	30 00	35 00
Extra.....	30 00	35 00
Moutons.....	4 00	7 00
Agneaux.....	3 00	5 00
Cochons en vie, 100 lb	6 00	12 00	10 00
PEAUX—				
Beuf..... la livre	0 10
Veau.....	0 6
Mouton..... la pièce	0 7
FOURRAGES—				
Trèfle.....	6 00	8 00	5 00
Paille.....	3 00	6 00	4 00

N. B.—Au moment de mettre sous presse nous n'avions pas encore reçu nos rapports officiels des différents marchés. Nous espérons les donner complets la semaine prochaine.

MARCHÉS MONÉTAIRES.

Greenbacks achetés de 2 1/2 à 00
Vendus de 00 à 2 1/2
Pour argent achetés de 00 à 80
Change sur New-York, vendu 00 à 2 1/2
Traites d'or, 1/2 à 1/2 d'escepte
Billets de la Banque du Haut Canada achetés
55
Argent acheté de 2 1/2 à 0; vendu de 0 à 2 1/2
Change sterling, de 9 à 9 1/2
Or ouvert à 000, fermé à 000
L. MARCHAND & FILS,
Courtiers, coin des Rues St. Jacques
et St. François-Xavier.

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT



LA PHARMACIE DU Dr. PICAULT LA PHARMACIE DU
est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne. Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés. Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre-Dame, 75
Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du GROS PILON SUR LA MAISON
Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

LIBRAIRIE J. B. ROLLAND & FILS

ACCLIMATION et domestication des animaux utiles, par M. Isidore Geoffroy, in-8 broché. \$1.00
LES PLANTES FOURRAGERES, par M. Gustave Heuzé, in 8 broché. 2.00
COURS D'AGRICULTURE, par le Comte de Gasparin, in 6 vols, in 8 broché. 9.75
COURS ELEMENTAIRE D'AGRICULTURE, par Victor Borie, in 12 broché. 0.50
CONSIDERATIONS SUR L'AGRICULTURE CANADIENNE in 12 broché. 0.50
CATECHISME D'AGRICULTURE, par l'Abbé Léclerc, in 12 broché. 0.50
DRAINAGE, Irrigations, Engrais Liquides, par J. A. Barral, 4 vols in 12 brochés. 6.50
LES ELEMENTS DE L'AGRICULTURE, par James Smith, in 12 broché. 0.50
LA FERME, Guide du jeune fermier, 2 vols, in 12 broché. 0.50
MANUEL ELEMENTAIRE et pratique de l'art Agricole, in 12 broché. 0.15
MAISON RUSTIQUE du 19me siècle ornée de 2500 gravures, 5 vols, in 18 brochés. 9.75
QUESTIONS GÉNÉRALES SUR L'AGRICULTURE, par J. M. Paquin, M. D., in 12 brochés. 0.50
TRAITÉ D'AGRICULTURE pratique par J. F. Ferrault, in 32 broché. 0.50
LES VIEILLES CANADIENNES, traités élémentaire d'Agriculture par M. F. Ossaye, in 12 br. 0.50

Assortiment Complet
De Livres de Prières et de Littérature, Livres et Fourniture d'Ecoles, Livres de Comptes et Fournitures de Bureaux, &c., Tapisseries, Cartes à Jouer.
ACHETEZ L'Almanach Agricole, Commercial et Historique de J. B. Rolland & Fils pour 1870. C'est l'Almanach le plus complet et qui contient une foule de renseignements utiles sur le clergé, le gouvernement, les Banques, Lois de Chasse, Conciles, Jubilés, Anecdotes, Bons mots, &c., en vente chez tous les marchands, 40 cents la doz. Expédié franco par la Poste 7 cents.
J. B. ROLLAND & FILS,
Nos. 12 et 14, Rue St. Vincent, Montréal.

LA SEMAINE AGRICOLE
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR
DUVERNAY, FRERES
No. 16, RUE ST. VINCENT, MONTREAL
\$1 par année, payable d'avance.